
35 945. — TOURS, IMPR. MAME

M^{gr} DE GIBERGUES

ÉVÊQUE DE VALENCE

LA MESSE
ET
LA VIE CHRÉTIENNE

DIXIÈME MILLE



J. DE GIGORD, Editeur
PARIS, RUE CASSETTE, 15

1912

LA MESSE

ET

LA VIE CHRÉTIENNE

PROPRIÉTÉ DE J. DE GIGORD

Tous droits réservés.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A la librairie J. de Gigord.

Instructions aux hommes du monde prêchées à
Saint-Philippe du Roule et à Saint-Augustin.
In-18 raisin.

I. — Mari, Père, Apôtre. 7 ^e mille	2 fr. 50
II. — Les devoirs des hommes envers les femmes. 5 ^e mille	2 fr. 50
III. — Nos Responsabilités. 4 ^e mille	3 fr.
IV. — Réparation ! 3 ^e mille	3 fr.
V. — Croire. 3 ^e mille	3 fr.
VI. — Par l'Espérance. 3 ^e mille	3 fr.
VII. — La Doctrine de l'Amour. 2 ^e mille . .	3 fr.
VIII. — La Pratique de l'Amour de Dieu. 2 ^e mille	3 fr.
La Chasteté. 9 ^e mille, in-12.	1 fr. 50

Instructions aux dames et aux jeunes filles.

La Ferveur. 9 ^e mille	1 fr. 50
Jehanne d'Arc et la mission de la Femme française. 3 ^e mille	0 fr. 60
La Sainte Communion. 16 ^e mille	1 fr. 50

Entretiens sur l'Eucharistie. 6^e mille 1 fr. 50

*A la librairie Desclée, 30, rue Saint-Sulpice,
et 19, rue Nitot.*

**La Simplicité d'après l'Évangile : Instruc-
tions aux dames et aux jeunes filles.** 6^e mille. 1 fr. 50
**Actes avant et après la Communion pour
les petits enfants.** (80^e mille,) 0 fr. 25 à
1 fr. 70 selon la reliure.

M^{GR} DE GIBERGUES

ÉVÊQUE DE VALENCE

LA MESSE
ET
LA VIE CHRÉTIENNE

DIXIÈME MILLE



J. DE GIGORD, Éditeur
PARIS, RUE CASSETTE, 15

1912

Nihil obstat :

O. ROLAND-GOSSELIN.

Imprimatur :

Parisiis, die 3^a januarii 1911.

H. ODELIN, V. G.



CHAPITRE I

GRANDEUR SUBLIME DE LA MESSE

« Dieu a fait un mémorial de ses merveilles. »
(*Psaume cx, 4.*)

DE tous temps les Prophètes, les Pères de l'Église, les Docteurs et les Saints, ont parlé avec enthousiasme du saint Sacrifice de la Messe. Ils l'ont exalté par-dessus toutes choses. Ils y ont vu le centre et le foyer de la religion, le résumé des merveilles et des bienfaits de Dieu, la source de toutes les grâces, la vie et le salut du monde. Écoutons leurs propres paroles ;

il faudrait méditer longuement chacune des expressions dont ils se servent.

Le prophète Zacharie : « Qu'y a-t-il de meilleur, qu'y a-t-il de plus beau que le froment des élus et le vin qui produit les vierges ? » — Saint Laurent Justinien : « Aucune offrande n'est plus grande, aucune n'est plus utile, aucune n'est plus agréable aux yeux de la divine Majesté. » — Saint Jean Chrysostome : « L'Autel est tout environné d'Ange, réunis pour honorer Celui qui est immolé. » — Saint Grégoire : « Quel fidèle peut douter qu'au moment du Sacrifice le ciel ne s'ouvre à la voix du prêtre, et que de nombreux chœurs d'Ange ne soient présents à ce mystère ? » — Saint Augustin : « Les Ange assistent le prêtre, comme des serviteurs, pour l'aider dans ses fonctions. » — Saint Odon de Cluny : « Le salut du monde tout entier est attaché à ce mystère. » — Timothée de Jérusalem : « La terre doit

sa conservation à la Messe, » sans laquelle, depuis longtemps, les péchés des hommes l'auraient anéantie. — Saint Bonaventure : « La Messe est le mémorial de toute la dilection de Dieu pour nous et un résumé de tous ses bienfaits. » — Saint François de Sales : « Le très saint Sacrifice est, entre les exercices de la religion, ce que le soleil est entre les astres ; car il est véritablement l'âme de la piété et le centre auquel tous les mystères et toutes les lois de la religion chrétienne se rapportent. C'est le mystère ineffable de la divine charité, par laquelle Jésus-Christ se donne réellement à nous et nous comble de ses grâces d'une manière également aimable et magnifique. » — Saint Liguori : « Tous les honneurs qu'ont jamais rendus à Dieu les Anges par leurs hommages et les hommes par leurs vertus, leurs austérités, leurs martyres et leurs autres saintes œuvres,

8 GRANDEUR SUBLIME DE LA MESSE

n'ont pu Lui procurer autant de gloire qu'une seule Messe. La Messe est une action qui rend à Dieu le plus grand honneur qu'on puisse Lui rendre, et qui procure le suffrage le plus puissant aux âmes du Purgatoire ; c'est aussi l'action qui brise le plus les forces de l'Enfer, qui apaise le plus la colère de Dieu contre les pécheurs, et qui nous obtient les grâces divines avec le plus d'abondance. »

Enfin, le Concile de Trente, se faisant l'écho de toute la tradition et résumant la doctrine de l'Église infail-
lible, s'exprime ainsi : « Nous sommes obligés de reconnaître qu'entre toutes les œuvres que les fidèles peuvent accomplir, il n'en est pas d'aussi sainte, ni d'aussi divine, que ce redoutable mystère. »

Ainsi la Messe est l'œuvre par excellence, l'œuvre sainte et divine entre toutes, celle à laquelle toutes les autres

dans la religion se rapportent, et dont elles tirent leur efficacité. Et il faut conclure, avec saint Liguori : « Dieu même ne peut faire qu'il y ait une action plus sainte et plus grande, que de célébrer une Messe ! »





CHAPITRE II

LA SAINTE VICTIME

« Voici l'Agneau de Dieu,
voici celui qui ôte le pé-
ché du monde ! »

(S. Jean, 1, 29.)

D'où vient à la Messe cette incomparable splendeur, cette beauté sans précédent, cette souveraine efficacité et cette puissance merveilleuse qui contient et surpasse tout le reste? — C'est que la Messe est *le Sacrifice même du Calvaire*, continué et renouvelé sur l'Autel. Or, le Sacrifice du Calvaire est l'acte fondamental et essentiel de la religion chrétienne.

Entrons dans les développements nécessaires pour mettre ces vérités en pleine lumière : elles sont indispensables à la complète intelligence de la Messe.

Le Messie aurait pu venir sur la terre, même après le péché des hommes, sans souffrir, ni mourir. Une seule des actions du Verbe incarné, ayant une valeur infinie à cause de la personne divine dont elle relevait, aurait suffi à racheter le monde et des milliers de mondes. Jésus aurait pu apparaître quelques instants, glorieux, exempt de douleurs, et repartir aussitôt. Dieu eût été souverainement glorifié, sa justice pleinement satisfaite, la dette de nos fautes entièrement payée, et nos âmes eussent été à jamais délivrées de la mort et du péché. Le divin Sauveur aurait pu agir ainsi, s'il l'avait voulu.

Il ne l'a pas voulu. De commune entente avec son Père, donnant un plein et libre assentiment aux décrets de l'éter-

nelle Sagesse, Jésus a résolu de souffrir et de mourir pour notre salut et pour la gloire de son Père. Il a voulu faire dépendre la rédemption du monde de l'effusion de son sang sur la Croix.

Saint Paul explique ce grand mystère et nous dévoile les ineffables secrets de la miséricorde et de l'amour de Dieu. Il nous dit que Jésus a voulu prendre sur lui tous les péchés du monde, s'en regardant comme chargé et responsable, au point de s'identifier avec eux et de devenir aux yeux de son Père comme le péché lui-même, et, par suite, la victime destinée à l'effacer et à le détruire par sa propre mort ; car, en frappant Jésus, Dieu allait frapper le péché ; et, en donnant la mort à Jésus, Dieu la donnait au péché.

Dès lors, le caractère propre du Messie, le caractère librement choisi par lui et qu'il a voulu revêtir aux yeux de son Père, c'est celui de *victime* destinée

à être immolée pour les péchés des hommes. C'est ainsi que saint Paul nous le montre à son entrée dans le monde ; il le fait parler à son Père en ces termes : « Les holocaustes ne vous ont pas plu. Mais vous m'avez donné un corps ; alors j'ai dit : Me voici, mon Dieu, je viens accomplir votre volonté. »

La vie de Jésus, depuis le commencement jusqu'à la fin, va être marquée de ce caractère de victime livrée à la justice divine.

Victime, Jésus ne l'est-il pas déjà dans sa conception miraculeuse en Marie? — Et n'est-ce pas ce que l'Église veut nous signifier, lorsqu'elle chante : « Ayant entrepris de délivrer l'homme, vous n'avez pas eu horreur du sein d'une vierge ! » Si pur, si immaculé que fût le sein de Marie, quel abaissement et par suite quelle immolation pour un Dieu que de consentir à y descendre et à s'y enfermer !

Victime, Jésus ne l'est-il pas dès sa naissance à Bethléem? — Il apparaît au milieu des animaux que l'on immolait dans les sacrifices anciens et dont il vient prendre la place.

Les prémices de son sang coulent sous le couteau de la circoncision; puis il se rend au Temple, dans les bras de sa mère, pour être offert par elle et par Siméon, comme un pécheur à la place de ses frères. C'est le sacrifice du matin, l'offrande du cœur, en attendant celle du corps; l'immolation en désir, préluant à l'immolation réelle, extérieure et sanglante.

Il n'a pas encore l'usage de ses membres, et déjà il est en butte à la persécution des hommes et à la fureur d'Hérode, qui veut le mettre à mort. Le sang innocent, le sang des petits enfants, qu'il aime de prédilection, coule en abondance autour de lui, en attendant que le sien coule à son tour.

Il est poursuivi, chassé de son pays, obligé de s'exiler sur une terre étrangère.

Victime, Jésus ne l'est-il pas pendant trente ans à Nazareth ? — Victime de la pauvreté et du travail ; victime de l'obéissance et de la parfaite soumission à deux de ses créatures ; victime de l'obscurité, du silence, de l'oubli des hommes, où volontairement il s'ensevelit. Quelle humiliation, quel anéantissement pour le Maître du monde, pour le Créateur du ciel et de la terre !

Victime, Jésus l'est au désert : victime de la faim et de la soif, de la pénitence et du jeûne rigoureux auquel il se condamne.

Jésus est victime de l'audace du démon qui l'approche, qui le tente, qui le touche, qui le transporte sur le sommet du Temple et sur la montagne, qui ose l'engager au mal suprême, en lui demandant de l'adorer.

Jésus est victime, quand il vient à Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain et demande à être baptisé comme les pécheurs. C'est pourquoi le Précurseur le salue en disant : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde ! »

Jésus est victime de l'orgueil des pharisiens et de leur insolence, des pièges et des embûches qu'ils lui tendent, des complots qu'ils forment contre lui.

Il est victime de ses proches, dont la plupart ne croient pas en lui ; victime de leur indifférence et de leur dédain.

Il est victime de la grossièreté de ses apôtres, de leur inintelligence, de leur lenteur à comprendre, de leur esprit terrestre, qui a tant de peine à s'ouvrir aux enseignements qu'il leur donne ; victime de leur lâcheté, de leur trahison, de leur reniement.

Il est victime de l'ingratitude de ses contemporains, de sa ville natale, de sa

patrie, de ces foules qu'il a comblées de ses bienfaits et qui demandent sa mort.

Mais, jusqu'ici, ce n'est que le commencement et comme la préparation. Voici l'heure suprême, le sacrifice du soir, l'immolation définitive : voici la Passion et la Croix !

Depuis son entrée dans le monde, Jésus n'avait pas cessé de soupirer après ce grand acte qui devait couronner et consommer tous les autres. Il le déclarait à ses Apôtres : « Il y a un baptême dont je dois être baptisé, et je me sens pressé de le voir s'accomplir. » Il voulait parler du baptême de son sang. Il le leur annonçait ; il leur parlait des souffrances qu'il devait endurer à Jérusalem. Il leur disait que le Fils de l'homme devait être flagellé, conspué et mis à mort. Il se présentait comme le bon Pasteur, qui donne sa vie pour ses brebis, et comme le grain de blé, qui

doit mourir en terre, afin de porter des fruits.

Jésus revenait sans cesse à la pensée de sa mort sanglante. Il en avait la hantise. Son âme d'Agneau, destinée à l'immolation volontaire, tressaillait de bonheur à la pensée de la gloire qu'il donnerait à son Père et des grâces de salut qu'il attirerait sur le monde.

Par delà l'obéissance et la pauvreté, par delà l'humiliation et les mépris, par delà toutes les souffrances dont il s'est fait jusqu'ici la victime joyeuse, il entrevoit la mort comme le sacrifice suprême, celui qui contient et surpasse tous les autres, et il la voit venir avec une indicible joie.

Dans les derniers adieux qu'il adresse aux siens, après l'institution du Sacrement de son amour, qui est aussi celui du renouvellement universel et perpétuel de sa mort, son cœur déborde, et il parle de sa fin prochaine avec en-

thousiasme. « Personne n'a un plus grand amour que celui qui donne sa vie pour ses amis... Et moi je la donne librement. »

Et il se lève, plein de courage et d'espérance, pour se diriger vers le lieu du supplice : à Gethsémani, puis au Prétoire et au Calvaire. C'est alors surtout qu'il réalise pleinement sa vocation : c'est alors que la sainte victime est livrée sans défense aux atroces souffrances qui vont la mettre à mort.

A Gethsémani, tous les péchés des hommes s'ameutent contre lui et l'assaillent pour lui percer le cœur d'autant de glaives d'une horrible et amère douleur.

Devant Anne, Caïphe, Pilate et Hérode, il est abreuvé d'outrages, de dérisions et accablé de coups.

Puis, les fouets déchirent sa chair, les épines entrent dans sa tête, la croix meurtrit ses épaules, les pierres

écorchent ses genoux, les clous traversent ses mains et ses pieds, tous ses membres déchirés se disloquent, une soif brûlante le torture, le sang ruisselle de ses veines ouvertes.

Et, tandis que son corps, des pieds à la tête, n'est plus qu'une plaie, son âme est livrée aux plus terribles angoisses. La divinité se retire, en quelque sorte, dans le sein du Père, pour laisser l'humanité de Jésus sur la Croix en but au plus douloureux abandon et torturée dans toute la mesure du possible par la peine même des damnés. Jésus est la victime, la proie livrée au péché et à la souffrance, qui s'acharnent sur lui jusqu'à la mort.

Et, cependant, Jésus est dans la paix, dans la confiance et dans la joie. Conscient de son rôle de victime, il s'y soumet librement. Les voiles de l'avenir se déchirent devant lui. Il aperçoit, dans la suite des siècles, la multitude des

âmes rachetées par son sang et vivifiées par sa mort, et il expire dans un dernier cri d'espérance.

Et, pour mieux montrer que le salut du monde était attaché à la mort de Jésus sur la Croix, rien jusque-là n'avait réussi. Tous les efforts de Jésus, ses enseignements, ses bienfaits, ses prières n'avaient porté aucun fruit apparent. Ceux qui l'acclamaient la veille demandaient le lendemain qu'il soit crucifié. Et, quand Jésus fut attaché au gibet, on aurait pu croire son œuvre à jamais détruite et anéantie.

Au contraire, c'est l'heure où tout commence. Il avait dit : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » La prophétie se réalise à la lettre. Sa mort nous donne la vie. De son cœur, ouvert par la lance, l'Église sort jeune, triomphante, immortelle. Les conversions se multiplient de tous côtés, par la prédication des Apôtres,

au nom de Jésus crucifié. C'est vraiment au Calvaire que s'est accomplie l'œuvre de la rédemption du monde ; et le Messie a été Sauveur en se faisant victime toute sa vie, mais principalement sur la Croix.

Dans les desseins de Dieu, le Messie était la victime destinée à porter et à réparer les péchés du monde, et il fallait que la victime fût immolée, pour que la rédemption fût parfaite.

Tout ce qui précède le Calvaire n'a été, en quelque sorte, qu'une préparation et un commencement. C'est sur la Croix que le divin Agneau a été immolé et que son sang a coulé, comme dit saint Paul, « pour tout pacifier au ciel et sur la terre. » Toute la religion se ramène à la Croix : elle s'y concentre et s'y résume. Toute la vie de Jésus, toutes ses pensées, tous ses actes, tous ses efforts tendent au Calvaire : tout vient y aboutir comme

à sa fin et à son but suprême. Jésus est avant tout et par-dessus tout, on pourrait dire uniquement, Agneau et Victime. « Toute la vie du Christ, dit l'Imitation, a été une croix et un martyre. »





CHAPITRE III

LE CALVAIRE ET L'AUTEL

« Faites ceci en mémoire de moi. »

(*S. Luc*, xxii, 19.)

LES œuvres de Dieu ne peuvent pas être temporaires, ni tomber dans l'oubli, comme celles des hommes. Elles doivent échapper aux lois caduques et restrictives du temps et de l'espace. « Le Christ était hier, dit saint Paul; il est aujourd'hui, il sera dans tous les siècles. » L'Eucharistie est sa permanence au milieu de nous : elle reproduit tous ses états, mais spécialement, à l'Autel, son état de Vic-

time et d'Agneau immolé. Saint Jean nous fait entendre que Jésus gardera ce caractère jusque dans le ciel, où il le vit un jour, nous dit-il dans l'Apocalypse, devant le trône de Dieu, sous la forme d'un « Agneau comme tué ».

Saint Bonaventure et plusieurs Saints et théologiens nous attestent que Notre-Seigneur a souvent fait savoir qu'il était prêt à souffrir de nouveau, pour le salut de chaque homme en particulier, tout ce qu'il a souffert pour la rédemption du monde. Ils nous disent que le Sauveur a demandé à son Père de demeurer suspendu à la Croix jusqu'à la fin des temps, pour sauver un plus grand nombre d'âmes ; et que, n'ayant pu obtenir de son Père la réalisation de ce désir, il institua la Messe, afin d'y suppléer.

La Messe, en effet, — nous allons le démontrer, — n'est pas seulement la représentation du sacrifice de la Croix,

mais elle en est l'application et le renouvellement; à tel point que, d'après saint Thomas, « chaque Messe a, pour le bien et le salut des hommes, toute l'efficacité du sacrifice de la Croix. » — « La célébration de la Messe, dit également saint Jean Chrysostome, a la même valeur que la mort de Jésus-Christ sur la Croix. » — Et l'Église, dans la secrète de la messe du neuvième dimanche après la Pentecôte, confirme cette vérité enseignée par tous les Docteurs : « Chaque fois qu'est offert le Sacrifice, s'accomplit l'œuvre de notre rédemption. »

Mais il ne suffit pas d'affirmer cette incomparable doctrine, il faut l'exposer en détail : nous touchons ici au cœur de la foi catholique. Aucun sujet n'est plus digne d'attention, ni plus utile pour nourrir la piété.

Tout est disposé et ordonné, dans la

Messe, pour représenter le Calvaire et rappeler la mort du Sauveur sur la Croix.

Le Calvaire était une colline située hors de la ville et à peu de distance de Jérusalem. L'Autel est dans le Sanctuaire, en un lieu élevé, et un peu séparé de l'assemblée des fidèles, dont Jérusalem était l'image.

La Croix est placée au-dessus de l'Autel : elle le domine. Elle est également gravée cinq fois sur la pierre sacrée. Elle est sur le corporal, le calice, la patène, la pale, le missel et sur tous les ornements du prêtre. Le célébrant fait le signe de la croix seize fois sur lui-même et vingt-neuf fois sur l'offrande. Quelle représentation déjà du Calvaire !

Tous les ornements du prêtre font revivre le souvenir de la Passion.

L'amict est l'image du voile avec lequel, chez Caïphe, les Juifs ont

couvert la face du Sauveur en se moquant de lui.

L'aube rapelle la robe blanche, dont Hérode fit revêtir Jésus par dérision.

Le cordon, le manipule et l'étole remettent en mémoire les cordes et les chaînes avec lesquelles Jésus fut attaché.

La chasuble fait penser au manteau d'écarlate jeté sur ses épaules. Elle porte d'un côté une croix, image de celle de Jésus; de l'autre, une colonne, image de celle de la flagellation.

Le calice représente celui qui fut offert à Jésus au Jardin des Olives.

La pale figure la pierre quadrangulaire du sépulcre; la patène, le vase qui contenait les parfums destinés à embaumer Jésus; le corporal, le saint suaire qui enveloppa son corps sacré; le purificateur, les linges qui servirent à sa sépulture; le voile du calice, le voile du temple qui se fendit après sa mort; les burettes, les vases remplis de fiel et de

vinaigre qui lui furent offerts sur la Croix.

Il n'est pas un objet, servant au saint Sacrifice, qui n'ait pour but de rappeler aux fidèles la passion et la mort du Sauveur.

Mais voici des signes plus expressifs encore. — L'eau et le vin, versés dans le calice, nous font penser à l'eau et au sang sortis du cœur de Jésus, percé par la lance. Le pain et le vin surtout, séparés l'un de l'autre, sont l'image saisissante du corps de Jésus séparé de son sang par la mort. — Cette hostie blanche et diaphane, lorsque nous la regardons avec les yeux de la foi, nous émeut douloureusement, en nous faisant songer au corps de Jésus, livide, exsangue et réduit par la mort à l'immobilité et à la passivité absolues. Et le vin nous rappelle le sang précieux, le sang divin, qui a coulé sur la Croix.

Pour faire cette hostie, il a fallu moudre et piler le blé, afin de le réduire en farine, et le faire ensuite passer par le feu. Comment ne pas se souvenir que le corps de Jésus a été brisé et déchiré par les coups, consumé et brûlé par la soif et la souffrance?

Pour obtenir ce vin, il a fallu mettre le raisin sous le pressoir, afin d'en exprimer le jus. Comment ne pas songer que le sang de Jésus a jailli de son corps et de toutes ses veines rompues, sous la pression des plus horribles douleurs? Et quelle représentation, plus saisissante que toutes les autres, de la passion et de la mort du Sauveur!

Les *réalités* perçues par la foi sont plus expressives encore que tous les signes extérieurs : car la Messe n'est pas un simple souvenir, mais un renouvellement véritable de la Passion. Le Concile de Trente l'enseigne positive-

ment : « Si quelqu'un dit que le Sacrifice de la Messe n'est que le souvenir du Sacrifice consommé sur la Croix, qu'il soit anathème ! »

L'Autel et le Calvaire, aux yeux de Dieu et du chrétien, ne font qu'un : c'est le *même sacrificateur*, la *même victime*, la *même immolation*.

Le *sacrificateur*, à l'Autel comme au Calvaire, c'est Jésus. Déjà, en vertu du caractère que lui a conféré le sacrement de l'Ordre, le prêtre, dans toutes ses actions, représente et continue Jésus-Christ. La tradition catholique s'accorde à définir le prêtre : « un autre Christ, » et à proclamer que les actes du prêtre, surtout lorsqu'il administre les sacrements, sont les actes du Christ.

Mais que dire du prêtre au saint Autel, du prêtre à l'heure du Sacrifice, du prêtre lorsqu'il arrive à la consécration ? « Il ne se sert plus de ses propres paroles, dit saint Jean Chrysostome, mais des

paroles mêmes du Christ. » Les paroles que Jésus a dites en célébrant la première Messe, en consacrant pour la première fois, le prêtre les dit à son tour, comme les siennes propres : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » N'est-il pas évident qu'en cet instant solennel le prêtre et Jésus sont tellement identifiés, que Dieu ne distingue plus entre eux : l'un et l'autre ne font qu'un. Ce que dit, ce que fait le prêtre, c'est Jésus qui le dit et le fait.

Il n'y a plus ici, à proprement parler, de prêtre agissant au nom de Jésus-Christ. Il n'y a plus que Jésus seul agissant en son propre nom. Il n'y a pas deux sacrificateurs, il n'y en a qu'un ; et ce sacrificateur, c'est Jésus. Le prêtre, en tant qu'homme, disparaît totalement, pour lui laisser la place entière. Jésus demeure seul ; Jésus pontifie et sacrifie seul, à l'Autel comme au Calvaire. Tous les Pères et tous les

Docteurs de l'Église, tous les théologiens sont unanimes à affirmer cette vérité; et tous le font à peu près dans les mêmes termes. Ils disent, avec saint Jean Chrysostome : « Quand vous voyez un prêtre offrant le Sacrifice, ne pensez pas que ce soit un prêtre, mais c'est la main de Jésus-Christ qui agit, bien qu'invisible. » Le Concile de Trente fait de cette vérité un article de foi : « Celui qui s'offre ici, par le ministère du prêtre, est le même qui s'est offert sur la Croix. »

Le Concile ajoute : « Dans le divin Sacrifice est présent et immolé, d'une manière non sanglante, le même Christ qui s'est offert une fois lui-même avec effusion de sang. » D'après le saint Concile, ce n'est donc pas seulement le même sacrificateur qui est à l'Autel comme au Calvaire, c'est encore la même *victime*. Les Pères de l'Église sont unanimes encore à le proclamer.

Saint Jean Chrysostome nous dit :
« Le Christ est à la fois le prêtre et l'offrande : il offre et il est offert. »
Saint Augustin s'exprime de même :
« Le Christ est prêtre et offrande ; car, ce qu'il a offert, c'est lui-même. »

« Je ne vois qu'un pain sur l'Autel, s'écrie Bossuet ; un peu de vin dans le calice. Mais n'y aura-t-il point de chair, n'y aura-t-il point de sang dans ce Sacrifice ? Il y aura de la chair, mais non pas la chair des animaux égorgés ; il y aura du sang, mais le sang de Jésus-Christ !... Et d'où viendra cette chair ? d'où viendra ce sang ? Ils se feront de ce pain et de ce vin ; une parole toute-puissante viendra, qui de ce pain fera la chair du Sauveur, et de ce vin fera son sang. »

La victime du Calvaire et la victime de l'Autel ne sont qu'une seule et même victime.

C'est enfin la même *immolation*. Pré-

sent sur l'Autel, à l'état de victime, comme il l'était sur la Croix, Jésus offre à son Père son immolation sanglante d'autrefois. Il la lui remet sous les yeux ; il la lui rend actuelle et présente. — « Lorsque vous avez élevé le saint Sacrement, disait sainte Colette à un prêtre à la Messe duquel elle venait d'assister, j'ai vu le Christ comme suspendu à la Croix par ses blessures sanglantes. Dans cette attitude, il implorait Dieu en disant : Regardez, mon Père, ce que j'ai été sur la Croix ; voyez la forme sous laquelle j'ai souffert pour le monde. Considérez mes plaies, l'effusion de mon sang, et laissez-vous toucher par ma Passion et ma mort ! »

Jésus s'immole véritablement pour nous sur l'Autel. — « C'est là son corps, dit Bossuet, c'est son sang. Ils sont séparés ; oui, séparés : le corps d'un côté, le sang de l'autre. La parole a été l'épée, le couteau tranchant qui a fait

cette séparation mystique. En vertu de la parole, il n'y aurait là que le corps, et rien là que le sang : si l'un se trouve avec l'autre, c'est à cause qu'ils sont inséparables depuis que Jésus est ressuscité ; car, depuis ce temps, il ne meurt plus. Mais pour imprimer sur ce Jésus, qui ne meurt plus, le caractère de la mort qu'il a réellement soufferte, la parole vient qui met le corps d'un côté, le sang de l'autre, et chacun sous des signes différents. Le voilà donc revêtu du caractère de sa mort, ce Jésus autrefois notre victime par l'effusion de son sang, et encore aujourd'hui notre victime d'une manière nouvelle par la séparation mystique de ce sang d'avec ce corps. »

Et telle est la puissance de ce « glaive de la parole, » selon l'expression de Bossuet, qu'elle produirait la mort de Jésus, et séparerait réellement son corps de son sang, si cela était possible. C'est

ce qui aurait eu lieu, si un prêtre avait célébré la Messe après la mort réelle de Jésus au Calvaire : le pain n'aurait contenu que son corps, et le vin que son sang.

Jésus, sur l'Autel, s'immole encore, bien que d'une manière non sanglante, parce qu'il ne peut plus mourir : il se sacrifie autant qu'il dépend de lui. Il confère au prêtre une puissance capable de lui donner la mort, une puissance qui abat le glaive sur la victime et l'immole mystiquement. C'est vraiment la mort de Jésus sur la Croix qui s'accomplit aux yeux de Dieu, d'une manière aussi réelle qu'au Calvaire, bien que différente, avec la même valeur et la même efficacité.

Pour nous, créatures sujettes au temps, le sacrifice du Calvaire se renouvelle sur l'Autel. Pour Dieu, éternel, immuable, pour lequel il n'y a ni passé, ni avenir, mais pour lequel tout est présent à la

fois, il n'y a qu'un sacrifice, celui de la Croix, s'accomplissant continuellement sur l'Autel.

C'est la doctrine du Concile de Trente : « Dans ce divin Sacrifice qui s'accomplit à la Messe, le même Christ, qui s'est offert une fois sur la Croix d'une manière sanglante, s'immole d'une manière non sanglante. » Le catéchisme du Concile dit à son tour : « Nous reconnaissons que le sacrifice qui s'accomplit à la Messe et celui qui a été offert sur la Croix ne sont et ne doivent être considérés que comme un seul et même sacrifice. De même, il n'y a qu'une seule et même hostie, à savoir le Christ Notre-Seigneur, qui s'est immolé une seule fois sur la Croix d'une manière sanglante. Et, en effet, l'hostie sanglante et l'hostie non sanglante ne sont pas deux hosties, mais une seule, dont le sacrifice est renouvelé chaque jour dans l'Eucharistie, selon

l'ordre du Seigneur, qui a dit : Faites ceci en mémoire de moi. »

Ainsi, le Sacrifice de la Messe n'est pas distinct de celui du Calvaire : c'est le Sacrifice même du Calvaire appliqué et renouvelé. Toutefois, s'il était permis de considérer le Sacrifice de la Messe indépendamment de celui de la Croix, on pourrait dire avec d'éminents théologiens que la Messe, en elle-même, a tout ce qu'il faut pour constituer un véritable sacrifice.

En effet, au ciel, Jésus jouit d'une gloire incomparable, et tous ses attributs resplendissent d'un merveilleux éclat. — Et, sous le voile de l'hostie, invisible et caché, il gît dans l'obscurité la plus profonde; quelle immolation !

Au ciel, l'intelligence et la sagesse de Jésus font l'admiration des Élus. — Et l'hostie n'apparaît que comme une

substance inanimée et sans raison ;
quelle immolation !

Au ciel, Jésus possède une liberté sans limites, et son corps glorieux et ressuscité est revêtu des plus excellentes qualités. — Dans l'hostie, il est enfermé comme dans une prison ; que dis-je ? il est lié aux saintes espèces, sans que rien puisse l'en séparer ; il n'a plus l'usage d'aucun de ses membres ; s'il nous voit, s'il nous entend, ce n'est que par un miracle de son amour. Quelle immolation de sa liberté, de son corps, de ses membres, de son activité, de sa vie !

Au ciel, il est pleinement maître de lui-même et de tous ses mouvements, entouré de mille prérogatives, si glorieuses que les Anges tremblent devant sa souveraine majesté. — Et, sur l'Autel, il s'abîme dans un tel excès d'humiliation et d'abaissement, que ces purs esprits en sont confondus.

N'est-ce pas cette immolation, constituée par l'Eucharistie elle-même, que l'Évangéliste saint Luc a voulu nous marquer, lorsque, rapportant les paroles de l'institution, il les met au présent et dit : « Ceci est mon corps qui *est* donné pour vous ? »

Le corps de Jésus n'est pas encore donné, puisque la Passion n'a pas eu lieu, et cependant il *est* donné. Qu'est-ce à dire ? sinon que, dans l'Eucharistie, par la vertu des paroles qui sont prononcées, il y a déjà une immolation actuelle et réelle du corps de Jésus-Christ.

Oui, en passant de l'état glorieux à l'état eucharistique, Jésus offre à Dieu un véritable sacrifice. Et voyez jusqu'où va ce sacrifice ! A chaque Messe, une présence réelle de Jésus se manifeste là où elle n'était pas. Jésus naît, en quelque sorte, à nouveau, selon cette exclamation de saint Augustin : « O

vénérable dignité des prêtres, entre les mains desquels le Fils de Dieu s'incarne comme dans le sein de Marie! »

Et cet être sacramentel, que Jésus revêt à nouveau à chaque Messe qui se célèbre, est détruit ensuite par la manducation et la consommation des saintes espèces à la communion du prêtre. Quel sacrifice d'anéantissement que la Messe!

En lui-même, il est vrai, Jésus ne perd ni sa gloire, ni les merveilleuses qualités de son corps ressuscité, ni aucune de ses prérogatives, ni sa vie. Mais, s'il veut cependant, d'une manière qui dépasse toute notre conception, s'enfermer là dans l'hostie et s'y ensevelir; si, dans cet état eucharistique, il trouve comme un être nouveau et une mort nouvelle, n'y a-t-il pas de quoi nous plonger dans la stupeur? Et, ce sacrifice d'anéantissement eucharistique, Jésus le renouvelle à

chaque Messe ; Jésus le prend, il l'unit à celui du Calvaire, et il les offre ensemble à son Père, comme n'en faisant qu'un, tandis que d'indicibles effusions d'amour montent de son cœur immolé vers le Très-Haut.

Voilà la Messe ! Jésus victime à l'Autel, comme au Calvaire ! Jésus victime toujours et sur tous les points du monde ! L'amour infini a soif d'immolation ; il continue et renouvelle sans cesse son incarnation, ses souffrances et sa mort ; il s'abîme chaque jour, des milliers de fois, dans des profondeurs inouïes d'anéantissement !

Les Anges et les Élus sont saisis d'étonnement et d'admiration ; ils contemplent, ravis, ces mystères insondables qui les dépassent. Et nous, nous restons froids et insensibles ! Nos cœurs, plus durs que la pierre, ne se fendent pas ! Nos âmes ne sont

pas remuées dans leurs fibres les plus intimes !

C'est la foi qui nous manque. Nous croyons superficiellement, vaguement, sans réfléchir, sans approfondir. Nous ne sommes pas pénétrés de ce que nous croyons.

Ah ! si notre foi était assez vive, si nos yeux pouvaient s'ouvrir, si les voiles de l'hostie se déchiraient pour faire apparaître à nos regards les réalités qui s'y cachent, comme cela est arrivé tant de fois dans d'incontestables miracles, quelles indicibles émotions n'éprouverions-nous pas, quelles larmes ne verserions-nous pas, et quel ne serait pas notre empressement pour assister à un si merveilleux sacrifice !

Alors, plus de négligence, ni de paresse ; plus de vains prétextes pour nous dispenser d'aller à la Messe. Nous saurions tout disposer dans notre vie pour nous y rendre chaque matin. Sauf

les cas de force majeure, sauf des devoirs urgents et impossibles à remettre, rien ne serait capable de nous retenir chez nous. Nous courrions vers les Églises comme ceux qui meurent de soif courent vers la source d'eau vive, comme les affamés se pressent aux lieux où l'on distribue des vivres. Les Églises seraient trop petites pour contenir les fidèles qui afflueraient de toutes parts. On déserrerait les spectacles et les salles de plaisir, pour entourer davantage les saints Autels.

Et quelle attitude serait celle des chrétiens durant le saint Sacrifice ! On ne verrait plus ces poses nonchalantes ou distraites, ces tenues sans respect et inconvenantes, ces vêtements qui ne respirent que le luxe, ces toilettes qui insultent le divin Crucifié. Toutes les mises seraient parfaitement modestes, toutes les attitudes respectueuses, tous les regards recueillis, tantôt baissés,

tantôt fixés sur l'Autel. Et, en revenant du saint Sacrifice, on aurait compris la vie chrétienne, dont la Messe est à la fois, comme nous l'allons voir, le modèle et le soutien.





CHAPITRE IV

LA MESSE ET LA VIE CHRÉTIENNE

« Je vous ai donné
l'exemple, pour que vous
fassiez ce que j'ai fait. »
(S. Jean, XIII, 15.)

Le disciple n'est pas au-dessus de son maître, ni le serviteur au-dessus de son seigneur, » disait Jésus à ses Apôtres. Il ajoutait : « Je vous ai donné l'exemple, pour que vous fassiez ce que j'ai fait. »

D'un bout à l'autre de sa vie, Jésus a été victime. Tout *chrétien doit être une victime volontaire* de la justice et des droits souverains de Dieu : une

libre victime immolée par amour. La vie chrétienne est un perpétuel sacrifice de soi-même, une mort de chaque jour, selon le mot de saint Paul : une mort spirituelle, destinée à préparer la mort temporelle, qui couronnera et consommera nos œuvres et nos mérites, comme elle l'a fait pour Jésus au Calvaire.

Jésus s'est fait victime, parce qu'il a voulu prendre sur lui nos péchés. Il est « l'Agneau qui ôte le péché du monde : » c'est pourquoi il a été immolé. — Nous, pécheurs, nous devons être immolés comme lui : nous sommes des condamnés à mort. Toutes nos pensées, nos paroles, nos actions, nos œuvres doivent se référer au sacrifice suprême et le préparer par des immolations volontaires et quotidiennes. Un chrétien est un crucifié par amour. « Si quelqu'un veut venir après moi, dit Jésus, qu'il se renie lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour et qu'il me suive »

jusqu'au Calvaire, pour y mourir avec moi.

Toute la doctrine de Jésus, tous ses enseignements se ramènent à la Croix. C'est la grande prédication de la Messe; c'est la leçon qu'il faut apprendre en l'entendant.

Il faut nous dire : Mon Maître a été crucifié, je dois l'être. Il est crucifié chaque jour, je dois l'être chaque jour.

L'idée fondamentale de la doctrine révélée est là. Combien peu de fidèles s'en rendent compte ! La vie chrétienne devrait être une Messe continuelle : on n'a pas le sens de la vie chrétienne, parce qu'on n'a pas l'intelligence de la Messe.

Les incrédules se scandalisent et les impies blasphèment « ce Dieu, tout amour, qui a besoin de respirer le sang humain. » Aveugles et insensés, il ne comprennent pas, et leur orgueil se révolte.

Ils ignorent que la mort et le sacrifice ne sont pas un but, mais une condition de la vie; un passage de l'état du péché à l'état de la grâce : c'est la mort de la chenille dans sa chrysalide; elle donne naissance au papillon, lequel s'envole, libre et joyeux, à travers l'espace et sous le soleil du bon Dieu.

Ils ignorent que « dans la croix est le salut, la force et la vie. » Ils ignorent que « la passion et la croix sont le chemin de la résurrection glorieuse. » Ils ne savent pas que « nous paraissions comme des mourants, mais que nous vivons. » — Eux, se croient des vivants; ils croient trouver la vie dans l'émancipation de l'esprit, la licence du cœur et le dévergondage des mœurs : et ils vont à la décrépitude et à la mort, à la mort dont on ne revient pas, à la mort éternelle.

Nous, au contraire, à mesure que nous mourons, nous nous dégageons

des servitudes du péché et des ténèbres de l'erreur; nous montons dans la lumière, nous progressons dans la vraie vie.

Pénétrons-nous de l'idée de renoncement et de sacrifice, quand nous assistons à la Messe. A travers les sacrifices de Jésus, voyons sa gloire et sa récompense : au delà de sa mort, contemplons sa vie. Souffrons avec lui, ensevelissons-nous avec lui dans la mort, pour participer à sa gloire et à sa vie.

D'autant que la Messe n'est pas seulement l'exemplaire de notre vie et le modèle de ce que nous devons faire; mais la Messe est encore notre *soutien* et notre *force*.

En effet, si Jésus s'immole et meurt de nouveau, c'est pour nous. — « Corps du Christ, sauvez-moi! Eau du côté du Christ, lavez-moi! Sang du Christ,

enivrez-moi ! Passion du Christ, fortifiez-moi ! » s'écrie saint Ignace. C'est pendant la Messe qu'il faut répéter cette prière. C'est alors que nous puiserons en Jésus les forces qui nous manquent et qu'il nous a méritées sur le Calvaire, qu'il nous mérite ici encore.

La Messe est, pour le chrétien, le sacrement de la force par excellence. Le courage coule à flots de toutes les blessures de Jésus, de toutes ses plaies, de toutes ses veines ouvertes, sur nos âmes épuisées et languissantes, sur nos cœurs anémiés et desséchés.

Si nous savons entendre la Messe, nous devons descendre de l'Autel avec le prêtre, selon l'expression de saint Jean Chrysostome, « comme des lions dont l'haleine respire le feu. »

Le Cœur de Jésus renferme d'incalculables provisions de force, d'inépuisables réserves de vaillance ; et, pen-

dant qu'il s'immole pour nous, il se plaît à les répandre, avec son sang, sur tous ceux qui sont là au pied de sa Croix et qui les lui demandent.

Ah ! si chaque fois que nous entendons la Messe, nous avons conscience d'être sur le Calvaire et d'assister réellement à la mort de Jésus ; si nous savions nous pénétrer de la nécessité du sacrifice et de l'immolation quotidienne de nous-mêmes par la pratique d'un renoncement généreux et continu ; si nous demandions avec confiance ce supplément de force, cette plénitude de courage, cette constante vaillance dont nous avons tant besoin pour nous vaincre et mourir spirituellement, quels chrétiens nous serions, quelles vertus resplendiraient en nous, quels exemples nous donnerions, quelles œuvres nous accomplirions, quels prodiges nous ferions ! Comme Jésus rayonnerait autour de nous !

Des chrétiens, formés ainsi à la grande école du Calvaire et de la Messe, ne seraient plus ces chrétiens affadis qui courent les salons et qui nous perdent, mais ils seraient la lumière du monde et le sel de la terre, de dignes disciples du Maître, d'autres christs, des apôtres et des sauveurs!





CHAPITRE V

LA MESSE ET L'ADORATION

« Il s'est anéanti lui-même en se faisant obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la Croix. »

(*Ép. aux Philip.*, II, 8.)

Nous avons montré le caractère propre du Messie. Il est « l'Agneau qui ôte le péché du monde ; » il est la victime destinée à l'immolation sanglante du Calvaire et aux immolations mystiques qui se renouvellent chaque jour pendant la Messe.

Cherchons, maintenant, les raisons de

ce mystère. Demandons-nous pourquoi Jésus a choisi d'être victime sur la Croix et sur l'Autel?

Il l'a voulu pour *quatre fins* principales, qui contiennent tous nos devoirs envers Dieu et toute la vie chrétienne. Jésus s'est fait victime pour *adorer* son Père et pour le *remercier*, pour *expié* nos fautes et *demandé* pour nous les secours nécessaires à notre salut. Ces quatre grands actes d'adoration, d'action de grâces, d'expiation et de demande, résument toute la religion; et, par son immolation, Jésus les a portés à leur perfection. En même temps, il nous a invités à les accomplir à notre tour, et il nous en a fourni le moyen.

Autrefois, dans les religions anciennes, chez les Juifs en particulier, ces quatre fins constituaient des sacrifices distincts, dont chacun avait un rite particulier. Dans le Sacrifice de la Messe, ces

quatre fins sont réunies ; on peut cependant les considérer séparément, pour les mieux comprendre. C'est ce que nous allons faire, en commençant par l'adoration.

Après avoir dit *ce qu'est l'adoration*, quelles en sont les *conditions*, d'où vient sa *valeur*, nous considérerons l'adoration de *Jésus sur l'Autel* ; puis, nous verrons comment nous devons *nous y unir* pendant la Messe, la *continuer* durant toute notre vie, et la *susciter* autour de nous.



L'adoration est le culte spécialement *réserve* à Dieu. On n'adore ni les Saints, ni même la très sainte Vierge ; on n'adore que Dieu.

Pourquoi cela ? Parce qu'adorer signifie expressément : reconnaître comme Créateur et souverain Maître. Dès

lors, il est évident que Dieu seul a droit à l'adoration, et qu'adorer un autre que Dieu, quel qu'il soit, serait un acte d'idolâtrie. C'est ce que l'on fait inconsidérément, quand on dit : J'adore ceci, j'adore cela.

L'adoration est l'acte suprême, l'acte fondamental et essentiel de la religion. La religion est tout entière implicitement comprise dans l'adoration, qui est comme l'acte unique auquel les autres se rapportent.

Voilà ce qu'on ne sait pas assez ; voilà pourquoi il y a peu de personnes qui adorent vraiment, peu qui font un acte d'adoration dans toute l'étendue et la force du mot.

Essayons de dire la grandeur et la portée de cet acte : ces préliminaires, très utiles en eux-mêmes, sont indispensables pour comprendre la Messe.

Adorer signifie donc proclamer Dieu comme Créateur. Mais qu'est-ce que

proclamer Dieu comme Créateur? C'est Lui reconnaître tous les droits, et nous reconnaître, à nous, tous les devoirs.

On serait infini, si l'on voulait énumérer les droits de Dieu, parce que Dieu a tous les droits qu'il est possible d'avoir. Ses droits sont universels et sans limites.

Ils sont *universels*, c'est-à-dire qu'ils s'étendent à tous les êtres animés ou inanimés. Tout est de Dieu, tout subsiste par Lui et en Lui. Il n'y a pas un atome dans lequel Il ne soit présent et qui puisse être sans Lui. Tous les membres de notre corps, toutes les facultés de notre âme Lui appartiennent, non seulement comme son bien et sa propriété, mais comme sa création.

Par là même, les droits de Dieu sont *illimités*, en ce sens qu'ils ne sont limités que par sa volonté, d'ail-

leurs toujours sage, juste et bonne, et qu'Il a tous les droits qu'Il veut avoir.

Il en résulte que nous avons envers Dieu tous les devoirs qu'il Lui plaît de nous imposer. Ce n'est pas à nous de raisonner nos devoirs, encore moins de les discuter et de les restreindre. Dieu est seul juge des devoirs qu'Il nous crée et de la manière dont nous devons les remplir.

Nous sommes tenus à une soumission complète, absolue constante, sans réserves. La volonté de Dieu est notre Souveraine, dans le sens le plus illimité du mot.

Voilà ce que nous devons reconnaître pour faire un acte d'adoration. Et, non seulement nous devons le reconnaître théoriquement, mais aussi pratiquement. Nous devons accepter cette idée sans révolte, ni murmures.

Nous devons en vouloir les conséquences et être prêts à les mettre en pratique à la première occasion.

Que l'adoration est peu et mal faite sur la terre!

Rentrons en nous-mêmes. C'est à chaque instant que nous allons contre l'adoration. Quand nous désobéissons aux commandements de Dieu et de l'Église qui parle en son nom; quand nous murmurons contre sa volonté; quand nous disposons de nous-mêmes, de notre personne, de nos biens, de notre temps, de nos facultés, comme de choses qui nous appartiennent; quand nous faisons un péché, si petit soit-il; quand nous commettons une simple imperfection, nous allons plus ou moins contre l'adoration.

L'adoration bien comprise, bien pratiquée, va droit à la perfection et à la sainteté. Elle renferme l'humilité, la pureté, le renoncement, la prière, le

foi, l'espérance, la charité : elle contient et résume toutes les vertus.

L'adoration est l'acte permanent des Élus au Ciel. Les théologiens la placent au sommet de l'amour : elle en est l'acte le plus complet, le plus pur, le plus parfait.

Elle est pour nous, ici-bas, une immolation de l'esprit, du cœur, des sens, de la volonté, du corps et de l'âme, de l'être tout entier. Elle est l'immolation suprême, totale, définitive. Elle est un anéantissement de nous-mêmes devant Dieu.

Les païens l'avaient compris. Et, n'ayant pas le courage de s'anéantir eux-mêmes, ils prenaient des victimes et ils les immolaient ; ils les anéantissaient par le sacrifice en l'honneur de la Divinité.

Beaucoup de leurs pratiques étaient mêlées de superstitions et de cruautés barbares ; mais le fond de leur pensée

était juste. Ils avaient le sens de l'adoration.

Par l'adoration nous disons à Dieu, comme saint François d'Assise : « Mon Dieu et mon tout; » — nous disons, comme sainte Catherine : « Mon Dieu, vous êtes Celui qui est, et je suis celle qui n'est pas. » — Et nous croyons ce que nous disons; nous en sommes pénétrés; nous sommes décidés à faire passer cette conviction dans nos actes et à donner des preuves de notre sincérité.

Il est facile de comprendre maintenant les *conditions* de l'adoration.

Elle est un acte qui procède à la fois de l'intelligence et de la volonté. Les êtres inanimés et inconscients n'adorent pas. La nature glorifie Dieu, comme un chef-d'œuvre glorifie l'artiste qui l'a fait, en manifestant ses attributs; mais la nature, les plantes, et

même les êtres vivants dénués de raison et de liberté, n'adorent pas ; Dieu est glorifié en eux, non par eux ; eux ne glorifient pas Dieu.

Pour adorer, il faut *savoir* qu'on adore, et il faut également le *vouloir*. Sans la reconnaissance volontaire des droits souverains de Dieu et sans la libre soumission à sa volonté, il n'y a pas d'adoration.

Que de conséquences pratiques découlent de là !

Lorsque nous agissons sans penser à Dieu, sans Lui rapporter nos œuvres, au moins d'une manière implicite et virtuelle, nous n'adorons pas : notre vie, sans être mauvaise, si nous ne faisons pas le mal, est inutile et n'a aucune valeur aux yeux de Dieu.

Quand nous subissons la volonté de Dieu, parce que nous ne pouvons pas l'écarter, ne l'acceptant pas librement, comme il arrive dans une maladie ou

une épreuve contre lesquelles nous protestons par une révolte intérieure, nous péchons contre le devoir de l'adoration.

Au contraire, par l'offrande à Dieu de notre être et de nos actions, le matin, par exemple, si nous ne nous rétractons plus dans la suite du jour, et par la libre soumission à sa volonté dans les peines et les souffrances, nous adorons. Nos œuvres, nos paroles, nos allées et venues, nos sentiments, nos pensées, la moindre activité de notre esprit et de notre cœur, et jusqu'à notre sommeil, si nous le voulons, tout enfin, dans notre vie, sans exception et sans interruption, devient une véritable adoration perpétuelle.

Oh! si l'on pensait à cela, quelle gloire chacun de nous pourrait donner tous les jours à Dieu!

La valeur de cette adoration dépend

de trois éléments : de nos *actes*, de nos *intentions*, de notre *personne*.

Plus l'*acte* est relevé, plus l'adoration qu'il renferme a de valeur. Par une œuvre spirituelle, on adore plus que par une œuvre temporelle. Quand nous instruisons un pauvre, un enfant, un retardataire, nous adorons davantage que si nous leur donnions quelque secours matériel, ou si nous soignons un malade.

L'*intention* agit aussi sur la valeur de l'adoration. Plus l'intention est continue, plus elle est intense et profonde, plus l'adoration a de valeur. L'acte même n'a d'influence réelle sur l'adoration que par l'intention qu'il incarne et manifeste. Une œuvre temporelle peut constituer un acte d'adoration plus grand devant Dieu qu'une œuvre spirituelle, si la première est inspirée par une intention plus surnaturelle que l'autre.

Comme il est utile pour nous qu'il en soit ainsi ! Nous ne pouvons pas toujours faire les actes que nous voudrions. Souvent l'occasion ou la facilité nous manquent : nous sommes retenus par les devoirs d'état, la maladie, la faiblesse de notre santé ; tandis que nos intentions, relevant uniquement et entièrement de nous-mêmes, nous sommes libres de les former comme nous voulons. .

Par l'intention, nous pouvons transformer les actes les plus matériels et les plus vulgaires en actes sublimes d'adoration.

Quelle doctrine admirablement consolante ! Et que Dieu est bon de nous permettre, étant si petits, de devenir si grands !

Enfin, la valeur de l'adoration dépend de la *dignité de la personne*. L'adoration d'une religieuse a plus de valeur que celle d'une femme du monde, parce que son âme est consacrée.

L'adoration d'un prêtre a plus de valeur que celle d'une religieuse, parce que son âme est marquée d'un caractère spécial qui l'unit plus étroitement au Christ.

D'ailleurs, toute adoration humaine, si sainte soit-elle, demeure nécessairement bornée, finie, et par suite bien au-dessous de Dieu.



Nous venons de dire la nature, les conditions et la valeur de l'adoration. Arrivons à la Messe, pour y considérer *l'adoration de Jésus*.

Du commencement à la fin de sa vie, Jésus a adoré son Père. Ce fut son premier acte en entrant dans le monde. Regardant tous les sacrifices accomplis depuis l'origine des temps, il en vit les impuissances radicales; les profondes insuffisances, et il dit à son

Père : Tous ces sacrifices n'ont pu parvenir à vous plaire ; me voici ! Mon corps, mon âme, ma vie, tout vient de vous ; que tout retourne à vous ! En tant qu'homme, je ne suis rien devant vous et je veux m'anéantir pour votre gloire. — « Il s'est anéanti lui-même. »

Cette adoration de Dieu, par l'anéantissement de son humanité, Jésus l'a poursuivie sans relâche, dans toutes ses pensées, ses paroles et ses œuvres, et il l'a portée aux dernières limites par son immolation sanglante sur le Calvaire. Il était impossible de pousser plus loin, que ne le fit Jésus sur la Croix, l'oblation totale de son être à Dieu.

Cette oblation ne lui a pas été imposée. Il l'a faite librement : « Il s'est offert parce qu'il l'a bien voulu. » — « Personne ne m'enlève ma vie, disait-il à ses Apôtres ; c'est moi qui la donne. » Il a tenu à nous affirmer nettement le caractère de pleine liberté

et d'entière spontanéité de son sacrifice.

Enfin, sa personne divine suppléait à toutes les insuffisances de son humanité, prise en elle-même, et donnait au moindre de ses actes d'adoration une valeur positivement infinie.

Les païens semblent avoir pressenti quelque chose de ce mystère, lorsque, dans leurs sacrifices, ils immolaient parfois leurs propres divinités à elles-mêmes. C'est ainsi que les Égyptiens, qui adoraient le crocodile, sacrifiaient le crocodile. Au Mexique, pour se rendre favorable la déesse des moissons, une femme lui était immolée, revêtue des ornements de cette même déesse, comme pour signifier que c'était la déesse elle-même qui était la victime.

Jésus a aboli toutes ces cruautés, tous ces usages barbares ; mais, en même temps, il a accompli toutes ces figures, il les a réalisées. Son adoration

s'est élevée jusqu'à Dieu ; elle a été égale à Dieu, souveraine et infinie comme Dieu, parce que ses intentions et ses actes étaient divinisés par sa personne.

Or, le premier but de la Messe est de continuer sur l'Autel l'adoration souveraine et infinie du Verbe incarné, et de rendre cette adoration perpétuelle et universelle, c'est-à-dire de l'étendre à travers tous les espaces et de la prolonger à travers tous les temps.

Sur l'Autel, pendant la Messe, Jésus adore comme à Bethléem, à Nazareth et au Calvaire. C'est la même adoration, la même immolation, le même anéantissement.

Ne peut-on pas dire que l'abaissement est encore plus profond et plus étonnant ? A l'instant, solennel entre tous, où le prêtre, agissant comme sacrificateur, prend le pain entre ses

main, puis le vin, et prononce les mystérieuses paroles de la consécration, Jésus s'anéantit, renouvelant pour la gloire de son Père un acte ou, mieux encore, un état d'adoration incomparable. — « A la Messe, dit saint Ligouri, s'offre au Père éternel la personne elle-même de Jésus-Christ, Dieu et homme. Par conséquent, la Majesté divine reçoit un honneur infiniment plus grand que si tous les hommes et tous les Anges lui faisaient le sacrifice de leur vie. »

Tout le principal, tout l'essentiel de la Messe est dans cette adoration profonde, infinie, universelle, perpétuelle, qui est proportionnée à Dieu Lui-même par sa grandeur et son immensité. Et toute la force de cette adoration lui vient du sacrifice.

Sous la loi juive, dans l'holocauste, le cérémonial exigeait que toute la chair de la victime fût consumée par le

feu; or, ceci n'avait pas lieu pour les autres sacrifices. Si, dans l'holocauste, ou sacrifice latreutique, destiné à reconnaître le souverain domaine de Dieu, tout était livré aux flammes, c'était pour affirmer que tout appartenait à Dieu et devait être consacré à son culte.

C'est ce que fait Jésus sur l'Autel d'une manière transcendante. Son humanité, si sainte et si parfaite; cette humanité, divinisée par la personne du Fils de Dieu, Jésus la sacrifie et l'anéantit sur l'Autel. Comment mieux proclamer l'infinie grandeur de la Majesté divine? Comment mieux dire à Dieu qu'Il est le souverain Maître de toutes choses et digne d'une gloire infinie?

Sacrifier, c'est adorer; et, quand le sacrifice est total, quand il vient d'une personne infinie, l'adoration elle-même prend alors une valeur infinie. Tel est le sacrifice et telle est l'adoration de Jésus sur l'Autel.

Le divin Sauveur pouvait-il mieux faire comprendre ce devoir primordial de l'adoration? Pouvait-il nous rappeler d'une manière plus pressante l'obligation où nous sommes d'adorer?

Au milieu des blasphèmes de l'heure présente, au milieu des cris de triomphe de l'impiété; en présence de l'exaltation monstrueuse de l'orgueil humain et des prétentions insensées d'une fausse science; en présence de la négation même de l'Être suprême, et de l'affirmation de la souveraineté de l'homme : Jésus, l'homme parfait, Jésus, salué par ses ennemis eux-mêmes comme l'idéal achevé de l'humanité, Jésus s'abaisse et s'anéantit; il s'immole et disparaît, afin de proclamer hautement, à la face de l'univers et d'un bout à l'autre du monde, les droits souverains de Dieu, sa Majesté infinie, sa puissance sans bornes, ses attributs éternels, sa gloire incommunicable. Il

s'immole, pour déclarer que son Père est le Créateur duquel tout procède et sans lequel rien n'a été fait.

Oui, par toutes ses blessures, par son sang répandu, par sa mort renouvelée chaque jour et tant de fois, Jésus fait monter vers le Trône du Tout-Puissant le cri sublime de l'adoration parfaite : « Au roi immortel et invisible des siècles, à Dieu seul l'honneur et la gloire ! »



Quel exemple ! Quelle leçon ! Quelle invitation pressante pour nous d'adorer à notre tour ! — « Jésus est mort pour tous, dit saint Paul, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux. »

Adorer, c'est ne plus vivre pour soi, c'est mourir à soi, c'est vivre à Dieu

et pour Dieu ; c'est vivre pour celui qui est mort et ressuscité pour nous.

Par elle-même, notre adoration serait d'une infime valeur. Mais voici la merveille ! Cette adoration transcendante et divine de Jésus pendant la Messe est faite pour nous, à notre place, en notre nom et en notre faveur. Il dépend de nous de nous y unir, de nous en appliquer la valeur et les mérites, d'y participer, enfin, dans une aussi large mesure que nous le voulons.

Que dis-je ? — Il dépend de nous d'étendre cette adoration, de la multiplier. Impuissants par nous-mêmes, unis à Jésus-Christ, nous devenons lui-même. Nous adorons par lui, avec lui, en lui.

Nous pouvons aussi, comme lui, adorer pour les autres. Nous pouvons prendre, en quelque sorte, la place de tant d'âmes de païens et d'infidèles,

de tant d'âmes de baptisés, qui ne songent pas à adorer, et adorer pour elles. Quel rôle et quelle mission, en des temps comme les nôtres!

Quand l'impie a porté l'outrage au sanctuaire,
Tout fuit le temple en deuil, de splendeur dépouillé.
Mais le prêtre fidèle, à genoux sur la pierre,
Prodigue plus d'encens, répand plus de prière,
Courbe plus bas son front devant l'autel souillé.

A nous, chrétiens, à genoux devant Dieu, de prodiguer plus de sacrifices, de répandre plus de prières, de courber plus bas nos fronts, dans une adoration plus profonde, pour tant d'autres qui n'adorent pas, pour tant d'autres, hélas! qui blasphèment et outragent Dieu!

A nous, chrétiens, de proclamer le devoir de l'adoration à la face d'une société indifférente qui l'oublie, à la face de tant d'hommes qui le nient!

A nous, par nos exemples, nos

exhortations, nos œuvres, de susciter des adorateurs autour de nous, de réchauffer la foi de ceux qui adorent mal, de faire adorer Dieu par ceux qui ne l'adorent plus!

A nous de nous pénétrer nous-mêmes, de plus en plus, de la grandeur primordiale et de l'urgence du devoir essentiel de l'adoration. A nous de transformer notre vie tout entière en une adoration ininterrompue, en une messe perpétuelle.

Oui, une messe, le mot est juste; il signifie : *envoyer*; il exprime un envoi fait à Dieu, une offrande sublime de l'être tout entier qui monte vers Lui.

La Messe de Jésus, c'est l'immolation et l'offrande de Jésus au Calvaire et sur l'Autel, envoyées à son Père. Notre messe à nous, ce sera notre immolation et notre offrande; ce sera notre adoration. N'assistons pas seulement à la Messe de Jésus et du prêtre;

disons-la nous-mêmes, célébrons notre messe ; nous le pouvons chaque jour et à chaque heure du jour.

On raconte ce beau trait d'héroïsme et de foi d'un prêtre martyr pendant la grande Révolution. Condamné à mort, en haine de la religion, il se réjouissait, il tressaillait d'allégresse, et chantait dans son cœur à la pensée de s'immoler, enfin, lui-même, pour Celui qui, chaque jour, s'immolait entre ses mains sur l'Autel.

Or, par un raffinement de mépris et de cruauté, les bourreaux, avant de le conduire à l'échafaud, le revêtirent de ses ornements sacerdotaux, des ornements qu'il mettait chaque matin pour dire sa Messe, afin de l'exposer davantage aux insultes et aux moqueries de la foule.

Mais lui paraissait rayonnant de bonheur. Intrépide, il ne voulut pas

qu'on le soutint ; il gravit tout seul les degrés de l'échafaud. Arrivé au sommet, avant de placer sa tête sous le couperet, il fit un grand signe de croix, ainsi que chaque matin en montant à l'Autel ; et, comme s'il commençait sa Messe, il s'écria d'une voix forte : *Introibo ad altare Dei*. Puis il se livra au supplice, et sa tête roula dans son sang.

C'était sa dernière messe qu'il venait de célébrer, sa messe à lui. Elle l'introduisait au Ciel : *introibo ad altare Dei*. Il adorait pour toujours.

Chaque immolation de nous-mêmes est un acte d'adoration ; c'est une messe. Nous pouvons donc adorer sans cesse et dire la messe toujours.

Ne perdons jamais de vue le souverain domaine de Dieu et ses droits absolus. Vivons pour Lui dans une dépendance constante et totale de toutes ses volontés et de son bon plaisir. Reconnaissons que Dieu est tout

et que nous ne sommes rien, et rapportons-Lui tout dans notre vie et dans nos œuvres par une attention continue à Lui obéir et un constant désir de Lui plaire.

Alors, notre vie sera sublime et sainte; elle sera une messe continue, une adoration incessante; et, lorsque Dieu nous demandera d'accomplir notre dernier sacrifice, cet acte suprême de soumission et d'adoration sera notre dernière messe, celle qui nous introduira pour toujours dans les tabernacles du Seigneur, pour jouir de Lui sans mesure et L'adorer sans fin. Cette dernière messe de la terre sera suivie de la messe éternelle que nous célébrerons là-haut avec Jésus au Ciel.



O Jésus, immolé sur l'Autel! ô divin Adorateur! qui donc comprendra ja-

mais les incomparables hommages que vous rendez à votre Père et à l'auguste Trinité? Si, par la pensée, je réunis les adorations les plus sublimes de toutes les créatures, depuis l'origine du monde : celles des Anges, des Saints, de Marie elle-même, une seule de vos adorations à vous les surpasse toutes d'une hauteur infinie.

La goutte d'eau n'est rien auprès de l'Océan. Tous les actes rassemblés de tous les êtres les plus saints sont bien moins encore auprès d'un seul de vos actes à vous. Et voici que vos adorations s'étendent à travers tous les espaces et se perpétuent à travers tous les siècles, grâce au Sacrifice de nos Autels. C'est la réalisation de la prophétie de Malachie : « En tout lieu, il est sacrifié et il est offert à mon nom une oblation sainte. »

O Jésus! nos adorations à nous

n'ont de valeur que par la vôtre. Elles ne sont agréables à Dieu que dans la mesure où Il les voit unies aux vôtres et tirant des vôtres toute leur efficacité et tout leur prix.

O divin Adorateur ! je vous offre à votre Père, puisque non seulement vous me le permettez, mais que vous m'en donnez l'ordre ; me faisant savoir que les assistants font office de prêtre, eux aussi, et qu'ils doivent offrir le saint Sacrifice en même temps que le célébrant.

O divin Adorateur ! j'offre à la Majesté infinie de Dieu tous les honneurs et tous les hommages que vous Lui rendez vous-même sur cet Autel.

O divin Adorateur ! je m'offre moi-même à vous pour que vous veniez en moi me faire adorer avec vous en esprit et en vérité.

Emparez-vous, je vous en conjure, de mon esprit, de ma volonté, de mon

cœur, de mon imagination, de ma mémoire, de toutes mes facultés, de mon être tout entier ! Descendez dans mon âme et faites-la toute vôtre, afin d'en disposer en Maître souverain ! Que je devienne un autre vous-même, pour adorer et glorifier la Majesté divine, comme Elle mérite de l'être, et pour chanter, à l'honneur de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté, de son immensité, de tous ses attributs et de toutes ses perfections, une hymne de louange et d'amour qui soit digne d'être agréée par Elle !

O divin Adorateur ! que je disparaisse, que je cesse d'être, et que vous seul, en moi, veniez louer et adorer à jamais l'auguste Trinité ! Que mon cœur, enfin, devienne par votre grâce un autel vivant, sur lequel vous vous plaisiez à célébrer chaque jour, et à toute heure du jour, une messe perpétuelle !



CHAPITRE VI

LA MESSE ET L'ACTION DE GRACES

« Mon Père, je vous
rends grâces. »

(*S. Jean, xi, 41.*)

Dieu est le Créateur du Ciel et de la terre et le souverain Maître de toutes choses. Aussi, le premier devoir de la créature est-il l'adoration. Jésus adore sur nos autels, comme au Calvaire. Nous devons unir nos adorations aux siennes et faire, autant que possible, de notre vie tout entière, une adoration continuelle, par une dépendance constante et totale et une parfaite pureté d'intention.

Mais, Dieu n'est pas moins Père qu'Il n'est Créateur. Jésus nous a appris à Lui donner ce nom. Sa paternité procède de sa bonté encore plus que de sa puissance. Il est Père parce qu'Il aime et que le besoin de l'amour est de produire et de donner. Nous sommes les enfants de sa souveraine puissance, mais surtout les enfants de son cœur.

Or, l'amour appelle l'amour. Celui qui aime veut être aimé. Dieu veut que nous L'aimions d'un amour de reconnaissance pour ses bienfaits; Il veut aussi que, dans l'élan de notre reconnaissance, nous dépassions ses bienfaits, pour monter jusqu'à Lui et pour l'aimer en Lui-même et pour Lui-même.

C'est encore là, après l'adoration et avec elle, un des devoirs essentiels de tout chrétien, et aussi la deuxième fin du Sacrifice de la Messe.

Eucharistie signifie à la fois : *grâce*

parfaite et action de grâces. Nous devons rendre à Dieu grâce pour grâce, et c'est principalement pendant la Messe que nous pouvons le faire.

Après avoir déploré la *rareté de la reconnaissance*, nous montrerons la Messe comme étant *l'action de grâces par excellence*, et nous y chercherons la *suppléance* et le *modèle* de la nôtre.

*
* *

La reconnaissance est un des sentiments les plus délicats et les plus désintéressés, mais aussi, hélas ! des plus rares.

Notre-Seigneur s'en plaint dans l'Évangile. Dix lépreux étaient accourus vers lui, suppliants. Le mal qui les dévorait avait ouvert leur cœur et leurs lèvres en une prière instante. Le divin Maître les avait envoyés aux prêtres pour éprouver leur foi ; et leur foi, réelle et vive, avait été récompensée :

ils avaient été guéris. L'horrible maladie avait cessé tout à coup. Si jamais la reconnaissance devait jaillir d'un cœur, c'était bien de celui de ces miraculés. Or, à l'exception de l'un d'eux, qui revient sur ses pas pour trouver Notre-Seigneur et le remercier, les neuf autres n'y songent point. Ils oublient le bienfait et le bienfaiteur.

Alors, lisant dans la suite des siècles par une lumière prophétique et voyant l'innombrable multitude des ingrats qui vivraient de ses bienfaits sans le remercier, Notre-Seigneur s'émeut; il manifeste hautement sa peine et il s'écrie : « N'y en a-t-il pas dix qui ont été guéris? Où donc sont les neuf autres? »

Un seul qui remercie, contre neuf qui ne le font pas, telle est la proportion que l'Évangile nous indique; c'est bien peu. La reconnaissance est infiniment rare en ce monde. L'expérience de tous les jours le démontre.

Comme nous le remarquons quand il s'agit des autres ! Nous nous en plaignons parfois amèrement ! Combien les parents reprochent aux enfants, et à juste titre, leur ingratitude qui parfois dépasse toutes les bornes ! Jusqu'où ne va-t-elle pas ? Tout ce qu'ils tiennent de leurs père et mère, tout ce qu'ils ont reçu d'eux : les attentions, les sacrifices, les peines, les sollicitudes, tous les témoignages d'une tendresse sans bornes dont ils ont été l'objet, tout est néant pour eux. C'est cynique et déconcertant !

Les pauvres, qui vivent des-aumônes des riches, ont-ils de la reconnaissance pour eux ? Oui, sans doute. C'est peut-être chez les malheureux qu'on trouve le plus de cœur. Pourtant, que de fois encore le contraire arrive ! Et n'est-il pas douloureux d'avoir pu entendre dans certains de nos faubourgs de Paris, au moment de l'expulsion des

Sœurs, ce cri spontané sorti des entrailles de ceux qu'elles nourrissaient depuis vingt ans : « Ah ! enfin, elles ne nous humilieront plus avec leurs aumônes ! » — On dirait vraiment l'explosion de soulagement et de joie d'un prisonnier débarrassé de ses chaînes. Que le cœur humain est donc misérable ! Et comme il faut faire la charité pour le bon Dieu, si l'on ne veut pas souvent perdre sa peine !

Que dire de l'ingratitude de la société tout entière à l'égard de Jésus-Christ ? La société vit de ses lumières, des bienfaits de la civilisation qu'il a fondée, de ses vertus, de ses travaux, de ses souffrances, de sa mort, de toutes ses institutions admirables ; et la société le renie, l'insulte et le chasse ! C'est la plus odieuse et la plus révoltante de toutes les ingrattitudes !

Mais venons-en aux Chrétiens, et demandons-leur s'ils ont de la reconnaissance ?

En ont-ils pour leurs parents plus que leurs enfants n'en ont pour eux ? En ont-ils pour leurs supérieurs, leurs inférieurs, leurs amis, pour tous ceux, quel que soit leur rang ou leur condition, qui leur apportent quelque avantage ou quelque secours ?

Alexandre le Grand se déclarait plus redevable à son précepteur qu'à son père Philippe ; car, disait-il, si celui-ci lui avait donné la vie, celui-là lui avait appris à bien vivre.

Le bienheureux Berchmans allait chaque mois trouver ses maîtres et leur offrait la liste des communions, prières et sacrifices qu'il avait faits, pour leur témoigner sa reconnaissance.

Sixte-Quint, venu pour la première fois à Rome en mendiant, avait reçu l'hospitalité d'un humble marchand. Devenu pape, il n'oubliait pas son ancien bienfaiteur et le récompensait magnifiquement.

Voilà de beaux exemples ! La reconnaissance doit s'étendre même aux inférieurs, quand ils s'acquittent cordialement et fidèlement de leurs devoirs envers nous ; car, au sens chrétien, il n'y a pas d'inférieurs ; nous sommes tous égaux, tous frères et sœurs, et nous devons de la reconnaissance à quiconque fait quelque chose pour nous ; notre situation supérieure n'est qu'un privilège et non pas un droit. Ce sont là des pensées que nous oublions trop, si tant est que nous les ayons jamais eues.

Pratiquons-nous la reconnaissance envers Dieu ? Pensons-nous quelquefois à ce devoir ? Interrogeons-nous notre conscience à ce sujet ? Savons-nous seulement qu'il y a là un devoir ? Et, si nous le savons, témoignons-nous effectivement cette reconnaissance à Dieu, et de quelle manière le faisons-nous ? — Nous nous plaignons que Dieu

ne soit pas assez bon, assez attentif à nos besoins. Mais nous souvenons-nous de ses bienfaits? — Nous pensons à ce qu'Il devrait faire, nous murmurons de ce qu'Il ne fait pas. Songeons-nous à tout ce qu'Il nous donne?

Ah! que le merci est rare sur nos lèvres et dans notre cœur! Qu'il a de peine à en sortir! Et combien il est rapide et froid, quand il en sort!

Quelle est *la cause* de ce manque de reconnaissance, si fréquent et si universel? C'est que la reconnaissance a trois ennemis: l'*égoïsme*, l'*orgueil*, la *jalousie*. Tous les trois s'efforcent de la chasser de notre cœur ou de l'y anéantir.

L'*égoïsme* nous replie sur nous-mêmes et nous empêche de penser aux autres. Nous voyons nos droits; nous ne mettons pas de bornes à nos exigences; nous trouvons tout naturel

qu'on s'occupe de nous et qu'on nous fasse du bien, et nous ne songeons pas un instant à ce qu'il peut en coûter aux autres et à ce que nous leur devons.

L'*orgueil* va plus loin : il nous montre le bienfait comme une humiliation. Recevoir, c'est en quelque manière être inférieur, puisque c'est ne pas avoir ce qu'un autre a ; et remercier, c'est reconnaître cette infériorité, c'est s'humilier et proclamer sa dépendance. L'*orgueil* s'y refuse. Le plus souvent, c'est l'*orgueil*, la fierté, l'indépendance, qui empêchent les enfants de remercier leurs parents.

La *jalousie* et l'*envie* achèvent l'œuvre néfaste de l'égoïsme et de l'*orgueil*. On s'irrite de ce que les autres peuvent nous donner ; on va jusqu'à s'aigrir des bienfaits que l'on reçoit. Le bienfaiteur, quand on n'espère plus rien de lui, quand le désir de nouveaux bienfaits n'est pas là pour combattre nos mauvais sen-

timents, devient désagréable et odieux. Il n'est plus que le rappel d'un devoir, dont notre orgueil, notre égoïsme, notre jalousie, ne peuvent supporter la pensée.



La reconnaissance demande beaucoup d'humilité, de sincérité, de cœur et de charité. Voilà pourquoi elle est rare. Elle est le privilège, en même temps que le signe, des âmes nobles et des natures vertueuses.

Regardez la très sainte Vierge et ce que l'Évangile nous rapporte d'elle. L'Évangile note expressément son silence à Bethléem : « Elle gardait toutes ces choses en elle-même et les repassait dans son cœur. » — A peine répond-elle à l'Ange quelques rapides paroles à l'heure de l'Annonciation. Mais, quand le Verbe de Dieu s'est incarné en elle,

aussitôt sa reconnaissance éclate ; elle ne peut la retenir au dedans d'elle-même. Il faut qu'elle la manifeste au dehors, qu'elle en fasse part, qu'elle la chante, qu'elle la crie à d'autres en un sublime cantique, qui demeurera, jusqu'à la fin des temps, l'expression la plus belle et la plus achevée de l'action de grâces. Ainsi, les seules paroles, pour ainsi dire, que l'Évangile nous ait laissées de Marie, consistent toutes à exalter sa reconnaissance envers Dieu. Quelle leçon pour nous !

Et cette reconnaissance est toute pénétrée d'humilité et d'amour. A l'instant où Marie vient d'être élevée à la dignité sans pareille de la maternité divine, elle se proclame la plus humble et la plus petite des servantes de Dieu : « Il a regardé la bassesse de sa servante. »

Elle n'est pour rien dans ce qui s'est accompli ; elle rapporte tout à Dieu : « Le Tout-Puissant a fait en moi de

grandes choses. » — Marie s'oublie, pour ne plus voir que Dieu, pour chanter et proclamer sa gloire, ses bienfaits, son amour.

Voilà la vraie et pure reconnaissance, issue de l'humilité et de la charité, sœur cadette de l'adoration qui s'anéantit devant Dieu. L'adoration proclame la souveraineté de Dieu ; l'action de grâces proclame son amour et sa bonté.

La reconnaissance de Marie est déjà celle de Jésus. Jésus, présent et vivant en elle, la lui inspirait ; il lui en dictait, en quelque sorte, toutes les paroles ; il en murmurait en elle tous les accents. Une mère et son enfant ne font qu'un.

La reconnaissance est sortie du cœur de Jésus, en même temps que l'adoration, comme un immortel cantique à la gloire et à l'amour de son Père. Il l'a exprimée à Nazareth, au désert et

partout. Comme Marie, à certaines heures, il ne pouvait en contenir l'explosion; et, en présence des petits et des humbles, qui écoutaient sa parole docilement, il s'écriait: « Mon Père, je vous remercie! » — Devant le tombeau ouvert de Lazare, à la pensée de toutes les âmes que Dieu ressusciterait à sa prière, il élevait la voix et, de manière à être entendu de tous, il disait hautement: « Mon Père, je vous remercie, je sais que vous m'exaucez toujours. »

Puis, voulant prolonger à travers les siècles son action de grâces, comme il allait prolonger son adoration, il instituait l'Eucharistie dans ce but. Il célébrait sa première Messe devant ses Apôtres en disant: « Mon Père, je vous rends grâces. » — Et le prêtre, à son tour, le prêtre qui tient la place de Jésus-Christ, le prêtre qui est comme lui sacrificateur et victime, répète par deux fois, pendant la Consécration, ces

mêmes paroles: « Mon Père, je vous rends grâces. »

Comment dire la reconnaissance qui monte de l'Autel vers Dieu en cet instant solennel? la puissance, l'intensité, la valeur de ce merci de Jésus à son Père?

Rassemblez par la pensée la reconnaissance de tous les Saints, les cris d'action de grâces qui sont jamais montés de leur cœur débordant d'amour; joignez-y toute la reconnaissance, tous les mercis les plus enflammés de Marie elle-même : vous n'aurez pas encore la valeur d'un seul des mercis que Jésus a dits à Dieu pendant sa vie et qu'il ne cesse de redire depuis vingt siècles, sur des milliers d'autels et mille fois par jour.

Un seul merci de Jésus est positivement infini et suffit à couvrir de son immensité toutes nos ingrattitudes et nos oublis, comme l'Océan recouvre un

grain de sable. Que dire alors et comment concevoir même la valeur et le mérite de tant de mercis qui se pressent, se renouvellent et se multiplient sans cesse?



Oh! si nous comprenions la Messe, si nous savions ce qui s'y passe, si nous avons assez de foi pour pénétrer ses inénarrables mystères, que nous serions attirés par le saint Sacrifice et pressés d'y venir!

Comme nous aurions besoin d'ouvrir notre cœur, nous aussi, et de le joindre à celui de Jésus! Car, non seulement nous pouvons bénéficier de son merci et y trouver le supplément de toutes nos ingratitude passées; mais, ce divin merci de l'Autel, nous pouvons l'étendre à toutes choses et à toutes personnes.

A toutes choses d'abord; car, de quoi

ne devons-nous pas remercier Dieu?

Nous devons le remercier du don de *la vie*, qui est le fondement de tous les autres et absolument gratuit de sa part. La vie, comme on y tient! Comme on craint la mort! On voit des malheureux, dont la vie n'est qu'une souffrance, et qui s'y cramponnent malgré tout. Nous ne comprenons pas assez le bienfait de la vie et toute la reconnaissance à laquelle Dieu a droit pour nous l'avoir donnée. D'autant que ce n'est pas une vie d'un jour que Dieu nous a donnée, mais une vie éternelle, et quelle vie!

Nous devons remercier Dieu surtout du don de *la foi* et de *la grâce*, qui nous constitue dans une vie supérieure, toute divine, plus gratuite de sa part que la vie naturelle et à laquelle nous avons moins de droit encore.

Nous devons Le remercier du don de *l'espérance* et des sublimes pro-

messes qui seront un jour une incomparable réalité : le bonheur de Le voir comme Il nous voit, de Le posséder, de L'étreindre, de nager à jamais dans un océan sans rives de béatitude infinie.

Nous devons remercier Dieu de *la* famille où Il nous a fait naître, de l'éducation que nous avons reçue, des bons exemples que nous avons eus sous les yeux, de notre condition, de notre état, de nos biens.

Nous devons Le remercier des *fautes* qu'Il nous a empêchés de commettre, des chutes dont Il nous a préservés, des péchés qu'Il nous a pardonnés, des dettes qu'Il nous a remises, des *indulgences* qu'Il nous a accordées.

Nous devons Le remercier des lumières, des inspirations, des forces, des consolations, des *grâces sans nombre* dont Il nous comble jusqu'à notre dernier soupir.

Nous devons Le remercier des *qualités et des vertus* qu'Il nous a données, des avantages de toute sorte dont Il nous a entourés, des *œuvres* et des *associations de piété et de charité* dans lesquelles Il nous a fait entrer.

Nous devons remercier Dieu des *épreuves* qu'Il nous a envoyées : maladies, infirmités, déceptions, séparations, tristesses de tout genre et de toute nature ; car tout cela encore est venu de son cœur et a été dirigé par sa sagesse pour notre plus grand bien. Au Ciel nous le comprendrons, parce que nous verrons. Croyons dès maintenant sans voir et sans comprendre.

Nous devons remercier Dieu du don de *piété* et de *charité*. Nous devons Le remercier du don de *Lui-même* ; car, non content de nous donner ses faveurs et ses biens, Il se donne Lui-même sans mesure par l'Incarnation, la Rédemption et surtout par l'Eucharistie.

En songeant à tant de faveurs, nous devrions répéter sans cesse, comme le bienheureux Grignon de Montfort : « Dieu soit béni ! »

Comprenons-nous, sentons-nous quel merci nous devons à Dieu ? Comprenons-nous et sentons-nous notre impuissance à le dire comme il faut, à l'élever à la hauteur de Celui auquel nous devons l'adresser ?

Comprenons-nous et sentons-nous, pour n'être pas écrasés par nos dettes, la nécessité d'un *suppléant* dont le merci, dit en notre nom, soit sans mesure et sans limites ?

Ce *suppléant*, le voici ! Il est là sur l'Autel, égal à Dieu, Dieu Lui-même ! Il est là pour nous, à notre place, en notre nom !

Et nous n'y songerions pas ? Et nous resterions indifférents ? Et nous n'aurions pas de zèle pour assister à la

Messe? pas de ferveur quand nous y assistons? Et nous trouverions trop long le temps de l'action de grâces après la communion? Et cette action de grâces ne serait qu'une distraction, alors que des Saints, comme Louis de Gonzague, y consacraient trois jours? Oh! non, c'est impossible! Il faudrait bien peu de foi ou bien peu de cœur pour en venir à une pareille insensibilité!

Incapables de remercier nous-mêmes comme il faut, incapables d'offrir à Dieu un merci digne de Lui, nous Lui offrirons le merci de Jésus. A la Messe, Jésus est nôtre; il nous est donné et devient notre propriété. Prenons-le entre nos bras, comme autrefois le vieillard Siméon dans le Temple; prenons-le dans nos cœurs, comme Marie, lorsqu'elle le portait dans son sein virginal; offrons-le à Dieu, comme Marie, au pied de la Croix, le Lui offrait san-

glant et immolé ; offrons-le en action de grâces ; offrons-le en témoignage de notre reconnaissance et surtout de notre amour ; car l'amour est la perfection de la reconnaissance.

Offrons à Dieu la reconnaissance et l'amour de Jésus ; offrons-Lui le merci de Jésus, le cœur immolé de Jésus ; et nous serons quittes envers la Majesté divine ; notre action de grâces, ainsi faite, égalera ses bienfaits.

Mais nous voudrions faire plus et mieux encore que dire merci pour nous. Avec Jésus, par lui, en lui, comme lui, nous voudrions dire merci *pour les autres, merci pour tous !*

Il en est tant, en ce monde, qui ne remercient pas ! Les ingrats, les indifférents sont légion. Notre-Seigneur s'en plaint à nous, comme il s'en plaignait devant les Juifs, et il nous conjure d'y suppléer.

Les *infidèles* et les *païens* ne con-

naissent pas Dieu ; comment Lui diraient-ils merci ? S'ils ne Le connaissent pas, la faute en est aux fidèles et aux chrétiens. Jésus-Christ est mort pour tous ; il veut que tous le connaissent. Il a institué son Église pour la répandre dans toutes les parties du monde. Son désir, sa volonté est que la vérité arrive à toutes les créatures.

A qui donc la responsabilité, si tant d'hommes sont encore dans l'incrédulité et l'erreur ? — A ceux qui, possédant la lumière, ont mis la lumière sous le boisseau ! A ceux qui, dans la suite des temps et aux différentes époques de l'histoire, ont failli à leur mission apostolique : aux fidèles, aux chrétiens !

A nous donc de suppléer, à nous de dire merci pour tant de milliers de créatures qui ne savent pas le dire !

Les *persécuteurs* insultent et outragent Dieu au lieu de Le remercier. Ils s'acharnent contre leur bienfaiteur.

Les *pêcheurs* Le méprisent et Le dédaignent ; ils se révoltent contre Lui ; ils se servent de ses bienfaits pour L'offenser. La plus odieuse malice du péché vient de l'ingratitude. — A la place des pêcheurs et des persécuteurs, nous devons dire merci !

Les *âmes tièdes* multiplient à chaque instant leurs infidélités ; l'Écriture nous apprend à quel point elles blessent Dieu au cœur, et la peine qu'Il éprouve à les supporter. Pas un merci ne Lui vient d'elles. Nous devons le dire pour elles.

Nous devons dire merci surtout pour les *âmes qui nous touchent de plus près*, et qui ont avec la nôtre des liens plus étroits : liens de patrie, de parenté, de famille ; pour un mari, une épouse, des fils et des filles ; pour nos serviteurs ; pour les personnes du monde que nous fréquentons, qui viennent parfois s'asseoir à la même table que nous ; pour

notre ville natale, pour la France, si coupable et si ingrate. Oh ! quel merci nous avons à dire !

Et, remarquons-le, ce merci, nous pouvons sans doute le dire en tout temps. A toute heure du jour, ou de la nuit si nous nous éveillons, nous pouvons le faire monter de notre cœur vers le cœur de Dieu.

Mais, quand nous assistons à la Messe, au moment de la Consécration surtout, et quand nous venons de communier, notre merci prend une valeur à part ; il s'élève à d'incommensurables hauteurs ; il va d'un trait jusqu'au trône de Dieu, et il Lui donne une joie, un honneur, une satisfaction incomparables, parce qu'alors ce n'est plus nous qui disons ce merci de la reconnaissance : c'est Jésus lui-même qui le dit avec nous et en nous !

Oh ! comprenons le devoir de la re-

connaissance ! Cultivons cette vertu ! Pénétrons-nous de son esprit ! Pénétrons-en les enfants dans l'éducation que nous leur donnons !

Soyons attentifs à la pratiquer envers nos semblables ; ce sera déjà la pratiquer envers Dieu. Si, en repassant les annales de notre vie, comme ce monarque de l'antiquité, nous constatons ne l'avoir pas fait jusqu'ici, réparons au plus tôt.

Soyons attentifs surtout à pratiquer la reconnaissance envers Dieu. Nourrissons nos méditations, nos réflexions, nos prières, de la pensée de ses innombrables bienfaits. Relisons le chapitre de l'Imitation sur : « La reconnaissance pour les bienfaits de Dieu. » Étudions la reconnaissance en Marie et en Jésus ; leur cœur en a débordé ; allons à eux pour en apprendre la leçon.

Mais, surtout, apprenons-la de l'Eucharistie ; apprenons-la de Jésus immolé

sur l'Autel et livré à nous dans la communion !

Par la reconnaissance, nous combattons efficacement l'égoïsme, l'orgueil, la jalousie et l'envie ; nous ferons croître en nous l'humilité, l'abnégation, l'amour, le désintéressement ; nous accomplirons d'admirables progrès.

Par la reconnaissance, comme par l'adoration, nous ferons de notre vie une messe continuelle, puisque la Messe est une continuelle action de grâces. Et, après avoir ainsi, par toutes nos pensées, nos paroles, nos actions, chanté en ce monde l'Alleluia de la reconnaissance et de la charité, nous mériterons d'aller un jour chanter dans l'éternité l'Alleluia de la béatitude et de l'amour récompensé !





CHAPITRE VII

LA MESSE ET LA MORT

« Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. » (1^{re} Ép. aux Cor., XI, 26.)

TOUT l'enseignement chrétien repose sur deux fondements essentiels : la déchéance et la rédemption, ou, en d'autres termes, le péché et la grâce. Nous sommes des pécheurs, en Adam et par nous-mêmes. Nous sommes aussi des rachetés, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

De là, pour nous, un devoir nouveau à l'égard de Dieu : celui de l'*expiation*, qui vient nécessairement compléter l'adoration et l'action de grâces. Pécheurs, il ne nous suffit plus d'adorer, de remercier, d'aimer; il nous faut encore expier. Nous ne pouvons plus nous contenter de reconnaître le souverain domaine de Dieu et sa bonté infinie; nous sommes tenus de satisfaire à sa justice et de payer les dettes que nous avons contractées par nos péchés.

Mais, ici encore, Jésus vient à notre secours et supplée à nos impuissances. Il a voulu expier et satisfaire pour nous pendant sa vie mortelle. Il continue de le faire chaque jour sur nos Autels. C'est la troisième fin du sacrifice de la Messe : c'est l'expiation, que l'on appelle aussi la réparation ou la satisfaction; ces expressions signifient à peu près la même idée.

Que fallait-il pour expier le péché?

Comment Jésus a-t-il voulu *accomplir cette expiation*, et comment l'*accomplit-il* tous les jours à *la Messe*? Comment devons-nous *imiter* Jésus expiant pour nous sur l'Autel? — Ce sont les trois questions auxquelles nous allons répondre.



Que fallait-il pour expier le péché? Dieu seul pouvait le dire. Dieu était l'offensé. C'était à Lui de déterminer les conditions du pardon.

Dans son éternelle sagesse, Dieu a décidé que l'homme pécheur mourrait : Il a voulu que la mort fût le châtiment du péché, mais, en même temps, sa réparation et sa destruction.

Qu'il est admirable ce châtiment, choisi par Dieu, et qu'il atteint merveilleusement et efficacement son but!

Considéré par rapport à Dieu, le

péché, dit saint Thomas, est « comme la destruction de Dieu. » — Considéré par rapport à nous-mêmes, le péché est le pire des égoïsmes : c'est l'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu.

La mort fera le contraire du péché. Elle exaltera tous les attributs de Dieu, et elle portera l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi.

La mort exaltera la *justice* de Dieu dans l'expiation nécessaire qu'elle imposera. — L'âme s'est séparée de Dieu : sa punition sera d'être séparée violemment de son corps. Le corps s'est révolté contre l'âme et contre Dieu : sa punition sera d'être abandonné de cette âme qui faisait sa vie et sa beauté, et de retourner à son origine première de poussière et de boue. L'être humain tout entier s'est trop attaché aux créatures : sa punition sera d'être rejeté loin de toutes les créatures. Ainsi la justice de Dieu sera satisfaite.

La *sagesse* de Dieu sera également exaltée par la mort; car l'homme, éclairé par ce redoutable châtiment, verra toute la grandeur du péché; et, sentant combien il lui en coûte de mourir, il comprendra mieux le tort qu'il a eu de se séparer de Dieu. Il comprendra aussi que la créature n'est rien et ne doit pas captiver son cœur, puisque la créature passe en un jour, comme l'herbe des champs, qui le soir est déjà fanée.

Enfin, la *miséricorde* de Dieu brillera de tout son éclat; car, le péché étant effacé et détruit dans le châtiment, la mort deviendra la délivrance et sera suivie bientôt de l'éternelle récompense.

Ainsi, tous les attributs de Dieu resplendiront dans la mort : la justice, dans l'expiation; la sagesse, dans la leçon; l'amour, dans le bienfait.

En même temps, l'homme trouvera

dans la mort le renversement de l'égoïsme, parce que la mort lui permettra de donner à Dieu le témoignage suprême de l'amour. Jésus n'a-t-il pas dit : « Personne n'a un plus grand amour que celui qui donne sa vie pour ceux qu'il aime. »

Donner son intelligence, son cœur, sa volonté, son activité, son temps, ses biens, c'est quelque chose sans doute, c'est beaucoup déjà. Mais se donner soi-même, c'est bien plus. Se donner soi-même, totalement et à jamais, en donnant librement sa vie et en acceptant volontairement la mort, c'est aller jusqu'au bout de la puissance humaine ; c'est donner le suprême témoignage de l'amour. Les héros les plus illustres, les plus acclamés, sont ceux qui ont sacrifié leur vie pour une grande cause !

Le péché est « comme la destruction de Dieu. » La mort, qui est la destruction de l'homme, devient, lorsqu'elle

est librement acceptée, le renversement et la ruine du péché. Elle est l'anéantissement de la créature devant Dieu. Elle est l'exaltation de tous les attributs de Dieu. Elle est l'amour de Dieu poussé jusqu'aux dernières limites des forces humaines.

Quel merveilleux châtiment que la mort ! Il n'est pas semblable à ceux des hommes, qui dégradent en frappant, qui font du mal sans faire de bien, qui irritent au lieu de corriger, qui endurent au lieu de ramener au sentiment et au désir de la vertu.

La mort relève en même temps qu'elle frappe ; elle purifie ceux qu'elle atteint ; elle délivre ceux qu'elle immole ; elle béatifie ceux qui l'acceptent avec amour.

Elle est la grande gloire de Dieu et le grand bien de la créature : elle est le remède, la rédemption et le salut.



C'est ainsi que Jésus a vu la mort. Il a vu en elle l'expiation, la leçon et le bienfait. Il a vu en elle le sacrement de notre rédemption, toutes les grâces qu'il allait nous mériter et la gloire infinie qu'il donnerait à son Père par cet incomparable témoignage d'amour.

Alors la mort, que Renan déclarait « odieuse et haïssable, » et qui l'est en effet pour la nature, la mort est apparue à Jésus dans d'éblouissantes clartés. Il l'a vue belle au delà de tout. Jésus avait trouvé belles l'humilité, l'obéissance, la pauvreté, la pureté, la douceur, la charité, la souffrance ; mais ce n'était que le commencement. Ayant entrevu la mort, l'ayant comprise comme son Père la comprenait, il y avait découvert de si prodigieuses richesses et de si inépuisables trésors, il

avait tellement reconnu en elle la consommation et la perfection de toutes les autres vertus, qu'il s'en était éperdument épris; il soupirait sans cesse après elle; il se sentait constamment pressé de se livrer à elle en victime.

Et c'est seulement lorsque, palpitant déjà sous les dernières étreintes de la mort, il eut accepté sur la Croix le coup suprême dans la plénitude de l'abandon et de l'amour, c'est seulement alors qu'il fut satisfait et qu'il déclara à la face du monde que tout était consommé.

Oui, quand Jésus rendit le dernier soupir, tout était consommé dans l'expiation et dans l'amour réparateur. Ce n'était pas Jésus qui mourait, c'était le péché qui était à jamais détruit dans sa mort.

Ce grand œuvre d'expiation par la mort, Jésus le continue sur nos Autels.

Saint Paul nous le dit expressément : « Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. » — La Messe annonce, c'est-à-dire représente et continue réellement la mort du Sauveur sur la Croix; et il en sera ainsi « jusqu'à ce que le Seigneur vienne », c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde.

Jésus disait à ses Apôtres : « Je *donne* ma vie pour mes brebis. » Il ne leur disait pas : J'ai donné, ou je donnerai. Il leur disait : Je *donne*, pour leur faire entendre qu'il continuerait constamment à la donner, et que sa mort serait toujours présente, son immolation toujours actuelle.

Les Pères de l'Église et tous les théologiens nous enseignent positivement cette doctrine : que la mort de Jésus se continue et se renouvelle pendant la Messe. — « Dire et entendre la

Messe, — écrit l'un deux, résumant la pensée de tous les autres, — c'est faire que Jésus-Christ, mort une fois déjà pour tous les hommes en général, meurt de nouveau pour moi, pour vous, pour quiconque assiste au saint Sacrifice, absolument comme s'il donnait sa vie pour chaque individu. »

L'auteur de l'Imitation n'est pas moins explicite : « Lorsque vous célébrez le divin Sacrifice, ou que vous y assistez, il doit vous paraître aussi grand, aussi nouveau, aussi digne d'amour que si, ce jour-là même, le Sauveur descendait du Ciel pour se faire homme dans le sein de la sainte Vierge, ou que si, suspendu à la Croix, il souffrait et mourait pour le salut du monde. »



Dès lors, dans quels sentiments un chrétien doit-il assister à la Messe?

Dans les sentiments qu'il aurait dû avoir s'il avait assisté à la mort de Jésus sur la Croix : c'est-à-dire dans les sentiments qu'a eus Jésus en mourant pour nous au Calvaire, et qu'il a encore sur l'Autel.

Nous devons donc, pendant la Messe, nous faire de la mort la même idée que Jésus, et nous y préparer en entrant dans les mêmes dispositions que lui.

Jésus n'a cessé de songer à la mort. Comment concevoir des chrétiens qui, sous prétexte de frayeur, ne voudraient jamais y penser ? Nous devons, comme Jésus, nous faire de la mort une idée sublime. Nous devons y voir notre fonction la plus haute et la plus sacrée, la consommation et le couronnement de notre vie et de notre amour pour Dieu, l'acte suprême par lequel nous nous unirons un jour à la mort du Rédempteur, pour nous unir éternellement à sa vie et à sa gloire.

Par suite, nous devons entrer dans les sentiments du Sauveur.

Avant tout, à l'exemple de Jésus, nous devons regarder la mort en face et l'accepter filialement, de la main de Dieu, comme le témoignage suprême de notre amour pour Lui.

Nous devons dire à Dieu : Mon Dieu, vous m'avez donné tout ce que j'ai, tout ce que je suis ; que tout retourne à vous ! Mon honneur, ma santé, mes biens, mes affections, tout est vôtre. Mais, par-dessus tout, vous m'avez donné l'être et la vie : c'est le premier bien, puisqu'il est la source et la condition de tous les autres, puisqu'il est moi-même. Ce bien, je vous le rends. Je vous offre ma vie en sacrifice pour vous prouver que je vous aime, non seulement plus que tout en ce monde, mais plus que moi-même ; et, sans discuter, ni raisonner, avec un aveugle abandon et une filiale confiance, j'ac-

cepte, dès à présent, la mort avec toutes les peines, les angoisses et les circonstances que vous déterminerez dans votre éternelle sagesse et votre infinie bonté.

Si nous acceptons ainsi la mort par amour, elle nous apportera d'admirables leçons et d'incomparables bienfaits.

Leçons de sagesse. — Elle nous détachera des biens de ce monde; elle nous en montrera la vanité, le néant. Elle nous apprendra à mépriser tout ce qui passe et à nous attacher seulement à ce qui demeure.

Elle nous rendra vigilants : elle nous fera surmonter les tentations et écarter le péché.

Elle nous exhortera à utiliser le temps : elle nous en fera comprendre tout le prix; elle nous poussera au dévouement, au bien, aux œuvres, à la charité.

Elle nous donnera la vraie sagesse,

qui consiste à faire en toutes choses la volonté de Dieu.

Puis, quand elle viendra, quand elle nous attachera à la croix pour que nous y rendions l'âme avec le Christ, elle nous apportera les grandes expiations : celles qui effaceront même les péchés de beaucoup d'autres, et qui effaceront les nôtres à tel point que, si notre amour est assez grand, il ne restera plus rien de nos dettes, et notre purgatoire aura été fait en ce monde.

La mort deviendra alors le sublime bienfait de l'amour divin. Ce sera la délivrance, ce sera la récompense.

Alors notre âme, débarrassée de toutes les servitudes de ce monde, et surtout de la servitude du péché, ira goûter dans le sein de Dieu une ineffable paix et un éternel bonheur.

Alors, là-haut, nous irons rendre éternellement gloire à Dieu en joignant

nos hommages à ceux de tous les élus de la céleste patrie.

Alors, là-haut, nous irons continuer par nos prières et nos intercessions le bien commencé ici-bas; et, en retrouvant ceux qui nous auront précédés, nous aiderons à nous rejoindre ceux que nous aurons quittés.

Oui, à l'heure de notre mort, nous serons dans la joie, comme Jésus en Croix, et confiants comme lui dans les fruits apostoliques et la fécondité surnaturelle de notre immolation dernière et de cet acte suprême de notre amour.

Peut-être, comme Jésus, n'aurons-nous pas été exaucés pendant le jour. Nos prières, nos vertus, nos œuvres, nos efforts seront tombés en vain sur le sol : rien, en apparence, n'aura germé; rien ne sera sorti de terre.

Ces âmes, dont nous désirions tant la conversion, seront demeurées loin de Dieu; ces œuvres, auxquelles nous au-

rons tant donné de nos labeurs, ne seront pas ce que nous attendions; ces grâces, que nous désirions pour les nôtres, pour notre patrie, n'auront pas été obtenues. En apparence, notre vie aura été stérile, et peut-être le peu que nous aurons cru faire à certains moments aura disparu comme dans une tempête. Nous dirons, avec Jésus : « J'ai crié pendant le jour, et je n'ai pas été exaucé. » — Mais nous pourrions ajouter, comme lui : Voici la nuit, la mort, le Calvaire! Voici le grand sacrifice et l'immolation suprême : « Quand j'aurai été élevé au-dessus de terre, j'attirerai tout à moi. » — Ce que notre vie n'aura pu faire, notre mort le fera.

Le bien apparaîtra alors; le grain sortira de terre. D'autres viendront qui moissonneront, qui récolteront; mais c'est nous qui avons semé, et nous aurons notre récompense. La mort couronnera et consacra notre œuvre

en ce monde, comme elle l'a fait au Golgotha pour le Sauveur du monde.

Ah! venez donc au saint Sacrifice de la Messe comme au pied de la Croix! Venez à l'Autel comme au Calvaire! Venez assister à la mort du Sauveur, pour contempler le modèle de la vôtre! Venez, pour méditer les grandes leçons de l'éternelle sagesse. Venez, pour accepter les expiations de l'immuable justice. Venez, pour vous unir aux élans, aux générosités, aux ardeurs de l'immortel amour.

Venez à la Messe, pour devenir de plus en plus semblables au Christ, pour vous unir à lui, pour qu'il se renouvelle en vous, pour que votre vie, enfin, et votre mort, devenant sa vie et sa mort, en continuent les œuvres, les enseignements et les bienfaits, glorifient Dieu, sauvent les âmes et fassent de vous, comme de Marie, comme de Jésus, des rédempteurs du monde!



CHAPITRE VIII

LA MESSE ET LA SOUFFRANCE

« Si nous souffrons avec
lui, nous serons glorifiés
avec lui. »

(*Ép. aux Rom.*, VIII, 17.)

EN décrétant que la mort serait le châtiment du péché, Dieu faisait dépendre la Rédemption du monde de la mort de Jésus sur la Croix.

Mais, pour que ce châtiment fût plus méritoire, plus instructif et plus utile; pour que l'expiation y fût plus complète, la leçon plus saisissante, le bienfait plus grand, Dieu a voulu que

la mort n'abattit pas d'un seul coup la victime, mais qu'elle l'immolât lentement, afin que le sacrifice, en se prolongeant, donnât à l'amour le temps de briller d'un plus vif éclat.

C'est pourquoi la mort de Jésus fut précédée, non seulement de sa Passion et de l'effusion de son sang, mais de toutes les souffrances de sa vie. Souffrances de l'esprit et du cœur, souffrances de l'âme et du corps, Jésus a tout enduré. Il a connu toutes nos douleurs, sans en excepter une seule, afin de les soutenir et de les consoler; afin surtout de les sanctifier et de nous donner le moyen de les transformer en des expiations plus méritoires.

Comment la souffrance peut-elle expier et racheter le péché? Pourquoi Jésus a-t-il voulu expier et souffrir pour nous? Comment le fait-il tous les jours sur nos Autels? Comment devons-nous profiter de ses souffrances à la Messe? Autant

de questions que nous allons successivement traiter.



La souffrance scandalise et révolte les incrédules. Ils la regardent comme un mal sans compensation. Ils nous reprochent de la glorifier et de la déclarer salutaire. Ils s'en font une objection contre la Providence et contre Dieu. A chaque malheur public ou privé qui éclate, ils s'écrient triomphants : Vous voyez bien qu'il n'y a pas de Dieu !

Nous, chrétiens, nous comprenons la souffrance. Nous savons qu'elle n'était pas dans la pensée primitive de Dieu, et que, dans le Paradis terrestre, nos premiers parents en étaient exempts. Nous savons qu'elle est entrée dans le monde avec le péché, dont elle est à la fois la punition et le remède. Nous savons que Dieu nous

l'envoie précisément parce qu'étant bon, Il veut notre bien et qu'Il n'a pas trouvé de meilleur moyen de nous le procurer, pas de meilleur moyen de nous délivrer du péché.

Si nous avons assez d'amour pour Dieu, nous ne pécherions jamais. Mais l'amour de la créature l'emporte trop souvent sur l'amour de Dieu, et nous nous détournons de Dieu pour nous attacher à la créature : c'est en cela que consiste le péché

Où sera le remède ? — Si le pécheur ne trouve que de la joie dans la créature, il s'y attachera de plus en plus, et le péché subsistera. Il faut que la créature devienne amère, pour que le pécheur la repousse et se sente obligé de se tourner à nouveau vers Dieu. Tel est le but de la souffrance : elle ouvre les yeux du pécheur et lui fait comprendre le tort qu'il a eu d'abandonner Dieu. — Que demandait-il à la

créature? le bonheur. Que lui apporte-t-elle? la douleur. S'apercevant qu'il s'est trompé, le pécheur se décide, enfin, à chercher Dieu. La souffrance est l'arsenal de l'amour, la fournaise où il se forge, le feu où il s'épure.

La souffrance n'est pas un but. Si nous faisons de la souffrance une fin, les incrédules auraient raison de nous le reprocher. Nous disons qu'elle est passagère, qu'elle disparaîtra un jour, mais que, dans notre état de déchéance et de péché, elle est l'indispensable condition de l'amour et de la réparation du péché.

En d'autres termes, ce n'est pas la souffrance qui répare, qui expie, qui délivre du péché : c'est l'amour et l'amour seul. Mais cet amour a besoin de la souffrance pour se produire, comme l'étincelle a besoin du choc pour jaillir du caillou. Si la souffrance expie et répare, si elle délivre

du péché, c'est donc par l'amour qu'elle produit, qu'elle manifeste, qu'elle allume dans l'âme.

Gémissons de notre triste condition, ainsi que le malade gémit sur son mal, soit ! Mais, comme lui, appelons la guérison de tous nos vœux, aspirons à la vie, aspirons à l'amour, et prenons courageusement le remède qui guérit, le remède qui rend à la fois et l'amour et la vie !

Il ne faut rien exagérer, d'ailleurs. Il ne s'agit pas de condamner et de fuir de parti pris toute satisfaction, de rechercher sans cesse la souffrance, ni d'envelopper sa vie dans une tunique de feu.

Qu'il y ait eu des Saints passionnés de souffrances, qui se soient ingéniés à se refuser constamment toute satisfaction, et à mortifier cruellement leur corps et leur âme ; des Saints épris

d'un tel amour pour la souffrance qu'ils se soient écriés : « Ou souffrir, ou mourir ! — Non, pas mourir, mais toujours souffrir ! » c'est un fait. Et rien ne nous révèle davantage à quelle hauteur sublime le christianisme peut élever la nature, quelle transformation presque incroyable il peut lui faire subir !

Mais, d'abord, ces Saints étaient loin d'être privés de toute jouissance. Dieu les soutenait d'une manière merveilleuse, sinon miraculeuse ; Dieu leur envoyait, comme malgré eux, d'ineffables consolations, dont eux-mêmes nous ont attesté la réalité et la force : « Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations, » disait saint Paul. — « Assez, Seigneur, assez, » s'écriait saint François-Xavier, en se sentant inondé de délices.

En outre, on ne saurait demander à tous les chrétiens une perfection aussi haute. Beaucoup de satisfactions dans

la vie sont permises, parce qu'elles sont en conformité avec le devoir et ne sont défendues par aucun commandement de Dieu ou de l'Église. Jésus lui-même n'a-t-il pas éprouvé des joies nombreuses, vives et profondes, pures et sublimes, au cours de sa vie, soit à Nazareth, en compagnie de Marie et de Joseph, soit dans l'affection sincère et le dévouement de ses apôtres, de ses amis, des saintes femmes ?

La vie chrétienne n'exclut pas toutes les joies. Elle les limite, en écartant celles qui, étant mauvaises, tendent à détruire ou à diminuer l'œuvre divine, et en réglant, subordonnant et transformant celles qui sont permises.

La vie chrétienne n'impose d'autres souffrances que celles qui, étant envoyées par Dieu, doivent être acceptées avec une pleine résignation, et celles que la vertu exige par les privations et les contraintes qu'elle nous demande.

Au delà, Dieu nous exhorte à nous élever dans la voie de la générosité, mais sans nous en faire une obligation stricte, sans nous l'imposer d'une manière absolue, ni sous peine de péché.

C'est à chacun, sous l'impulsion de la grâce, de suivre l'élan de son cœur et de monter aussi haut qu'il le peut.

Ne confondons jamais ce qui est exigé pour le salut et ce qui est simplement proposé au libre amour de ceux qui veulent devenir parfaits.



Sachant combien il nous en coûtait de souffrir et combien la douleur répugnait à notre nature, Jésus ne s'est pas contenté d'en promulguer la loi, il a voulu confirmer ses enseignements par ses exemples. Sa vie n'a été qu'une continuelle souffrance. Il voulait pou-

voir nous dire avec plus d'autorité :
Faites ce que j'ai fait moi-même.

Il voulait encore toucher davantage notre cœur endurci ; il voulait l'émouvoir, l'arracher à sa torpeur naturelle, l'épanouir en une reconnaissance pleine de vaillance et de générosité.

Il voulait, enfin et surtout, *suppléer* à l'insuffisance radicale de nos expiations.

Le péché, en effet, bien qu'il dérive d'une créature finie, revêt en lui-même une malice infinie, parce qu'il attente à l'Être suprême, à l'Infini par essence. Dieu, sans doute, aurait pu *remettre* le péché sans rien demander de nous. Mais le péché n'eût pas été *réparé*. La réparation exigeait le paiement de la dette ; et, la dette étant infinie, aucune satisfaction, si grande fût-elle, de toutes les créatures et de tous les Saints réunis, n'aurait suffi à l'acquitter pleinement.

Jésus vient : il est homme et, en tant qu'homme, il ne peut rien faire d'infini. Mais il est Dieu aussi, et sa personne divine donnera à ses actes humains une dignité et, par suite, une valeur infinies. L'expiation montera à la hauteur de la faute et la surpassera encore. Les dettes de nos péchés seront surabondamment payées. La justice de Dieu sera pleinement satisfaite.

Alors, impuissants par nous-mêmes à réparer dignement, nous pourrons le faire par Jésus. Et, nous emparant de ses expiations, qu'il met entre nos mains, nous pourrons les présenter à Dieu et lui dire avec une profonde reconnaissance et un saint respect : Nous sommes quittes !

Voilà ce qu'a voulu Jésus. Voilà ce qu'il a réalisé pendant sa vie, pendant sa Passion, et ce qu'il continue de réaliser tous les jours pendant

la Messe, puisqu'il y renouvelle ses souffrances, sa Passion et l'effusion de son sang.

« La Passion du Christ, dit saint Cyprien, est le sacrifice même que nous offrons. » — « Le Sauveur, écrit saint Grégoire, souffre encore pour nous au saint Sacrifice d'une manière mystérieuse. » — Chaque fois que nous célébrons la Messe, nous renouvelons sa Passion. Les Pères de l'Église s'accordent à appeler la Messe une répétition de la Passion.

« A la Messe, s'écrie saint Augustin, le sang du Christ coule pour les pécheurs. » — « L'Agneau de Dieu s'immole pour nous, dit saint Jean Chrysostome : son sang, puisé au flanc percé du Sauveur, se répand d'une manière mystique sur l'Autel, et se déverse dans le calice pour nous purifier. »

N'est-ce pas, d'ailleurs, ce que le prêtre affirme dans les paroles de la

Consécration ? — « Ceci est le calice de mon sang, qui sera répandu pour vous et pour un grand nombre pour la rémission des péchés. » — Ne l'oublions pas, ces paroles sont celles que Jésus a prononcées devant ses Apôtres, celles qu'il prononce lui-même encore pendant la Messe ; elles expriment la réalité du grand mystère d'amour et de souffrance qui s'accomplit sous nos yeux.

Et ce mystère s'accomplit à *notre profit*. Le Concile de Trente le déclare en ces termes : « Si quelqu'un disait que le Sacrifice de la Messe n'est pas propitiatoire, et qu'il ne doit pas être offert pour nos péchés, nos peines, nos satisfactions et nos autres nécessités, qu'il soit anathème. » — Le Concile dit encore que le Sacrifice de la Messe a été institué : « pour appliquer la vertu salutaire du Sacrifice du Calvaire à la

rémission des péchés que nous com-
mettons chaque jour ». Il ajoute, enfin :
« Ce Sacrifice est vraiment propitiatoire,
et il a pour effet, si nous nous appro-
chons de Dieu avec un cœur sincère et
une foi droite, avec crainte et respect,
si nous sommes contrits et pénitents,
de nous obtenir miséricorde, et de nous
faire trouver la grâce dans un secours
opportun. Car Dieu, apaisé par cette
offrande, nous accorde sa grâce et le
don de pénitence, et nous remet les
péchés et même les crimes les plus
grands. »

Les prières et les actes du célébrant
rendent constamment hommage à la
vertu expiatoire et satisfactoire de la
Messe. Le *Confiteor*, le *Kyrie*, l'*Agnus
Dei* en sont les principaux témoignages.

Les Pères de l'Église nous affirment
ces consolantes vérités.

« Par la vertu du saint Sacrifice,
écrit le Pape saint Alexandre, le Sei-

gneur nous pardonne nos nombreux péchés. » — « Toutes nos offenses sont effacées par la Messe, » dit le Pape saint Jules. — « L'oblation du Sacrifice non sanglant, remarque saint Athanase, est le pardon de nos fautes. »

Un jour de la Semaine sainte, Notre-Seigneur disait à sainte Gertrude : « Il n'y a pas un homme, quels que soient ses crimes, qui ne puisse recouvrer la grâce sanctifiante en offrant à Dieu mon Père ma Passion et ma mort, à la condition d'avoir foi dans l'efficacité de cette pratique. »

Jésus disait également à sainte Mechtilde . « Je viens à la Messe avec une telle douceur, que je supporte patiemment la présence de tous les pécheurs, quels que soient leurs forfaits, et que je leur pardonne avec joie toutes leurs iniquités. »

C'est la doctrine de saint Thomas : « L'effet propre de ce Sacrifice, écrit-il,

est de nous réconcilier avec Dieu. »
— « Toute la colère et l'indignation de Dieu, dit Albert le Grand, tombent devant cette offrande. »

Les théologiens concluent de là que la Messe obtient une grâce au moyen de laquelle le pécheur peut connaître et détester ses fautes mortelles.

Donc, grâce de contrition des péchés mortels ou véniels et remise d'une grande partie au moins des peines dues aux péchés : voilà les merveilleux effets de propitiation du saint Sacrifice. — « Il est, affirme saint Jean Damascène, la réparation de tous les dommages et la purification de toutes les souillures. »

Le Seigneur avait dit par la bouche de ses prophètes : « Je verserai sur vous une eau pure, et toutes vos taches seront effacées. — Une fontaine sera ouverte dans la maison de David pour laver les souillures du pécheur » — Ces sources précieuses, ces fontaines mer-

veilleuses, répandant à grands flots l'eau régénératrice, le sang précieux du Christ, c'est à la Messe qu'elles coulent.

De même que des milliers de veines et d'artères portent continuellement à tous nos organes le sang qui les répare et les rajeunit; de même, les innombrables Messes qui se célèbrent chaque jour, comme autant de mystérieux canaux, portent à toutes les âmes de bonne volonté le sang divin du Sauveur pour les régénérer et les vivifier.

Ainsi, au saint Sacrifice de la Messe, les souffrances et le sang de Jésus-Christ, tous les mérites et tous les fruits de sa Passion deviennent notre bien et notre propriété.

« La Messe, dit saint Jean Damascène, est un sacrifice d'appropriation par lequel chaque homme est mis en possession des mérites et de la vertu du Sacrifice de la Croix. »



Mais, pour que nous profitons de ce trésor infini, pour que la valeur de la Passion de Jésus-Christ soit appliquée à chacun de nous en particulier, il faut que nous remplissions certaines conditions; car il s'agit ici de notre bien moral, et Dieu ne peut agir seul. Notre concours lui est nécessaire. En quoi consistera-t-il¹? — Il consistera dans les *dispositions* que nous devons avoir pendant la Messe.

Ces dispositions, quelles sont-elles? — Celles que nous aurions dû avoir, si nous avions assisté réellement à toutes

¹ Les théologiens distinguent trois sortes de fruits de la Messe : 1^o Le fruit *très spécial* qui est propre au célébrant ; — 2^o Le fruit *spécial* qui dépend de l'intention du célébrant ; — 3^o Le fruit *général* qui s'applique à l'Église et à tous les fidèles, mais, d'une manière *très particulière*, à ceux qui assistent à la Messe. C'est de ce dernier seulement qu'il est ici question.

les scènes sanglantes et au drame poignant de la Passion ; celles que le Sauveur lui-même a eues en souffrant et en mourant pour nous.

« N'assistons jamais à la célébration de ce mystère, dit Bossuet, que nous ne nous transportions en esprit à la triste nuit où il fut établi, et que nous ne nous laissions pénétrer des préparatifs affreux du Sacrifice sanglant de notre Sauveur ; car c'est pour cette raison que saint Paul, en racontant l'institution de l'Eucharistie, nous remet devant les yeux cette nuit affreuse. »

Or, le premier sentiment que la Passion demande de nous, le principal, celui dont tous les autres découleront comme de leur source, c'est la *contrition*.

En effet, la Passion est l'acte réparateur et rédempteur par excellence. Son but est de réparer et de détruire le péché.

Si nous n'avions pas péché, nous aurions eu sans doute, par l'Incarnation, un modèle et un Maître; mais c'eût été un Christ glorieux, et non pas un Messie humilié, souffrant jusqu'à la mort. Le péché a été la cause unique de la Passion et de la mort de Jésus-Christ.

Entre le péché et Jésus-Christ, ou, selon le langage imagé de l'Église, « entre la mort et la vie, — car le péché est la mort, et Jésus-Christ est la vie, — ce fut un duel gigantesque: » *Mors et vita duello conflixere mirando*. Jésus-Christ fut accablé de coups; « il fut, dit l'Écriture, broyé à cause de nos péchés. »

Mais, à son tour, Jésus-Christ a détruit le péché. « La vie a supporté la mort, chante l'Église; mais, en mourant, elle nous a donné la vie. » Et saint Paul proclame que « la mort a été anéantie dans sa propre victoire. »

Jésus-Christ aux prises avec le péché,

Jésus-Christ se chargeant, par amour, des péchés du monde entier, Jésus-Christ souffrant, agonisant, râlant, mourant sous les coups du péché ; mais, par là même, triomphant du péché, l'effaçant et le détruisant à jamais : voilà le sens profond de la Passion ; voilà la Passion vue du dedans. La plus grande douleur de Jésus pendant sa Passion lui est venue du péché.

Or le péché a trois racines : l'*orgueil*, qui affecte l'âme ; la *sensualité*, qui tient au corps ; la *cupidité*, qui porte sur les biens extérieurs et les créatures.

Pour mieux anéantir le péché, Jésus-Christ l'a poursuivi dans cette triple racine, dont il renaît toujours.

Il a déraciné l'*orgueil*, pendant sa Passion, par une humilité poussée jusqu'aux dernières limites.

Regardez-le à Gethsémani : à genoux d'abord, puis étendu, la face contre terre, le visage dans la poussière,

criant grâce, implorant la pitié, confessant sa faiblesse, son impuissance, appelant au secours, jusqu'à ce qu'un ange vienne le reconforter.

Regardez-le devant les tribunaux. outragé, méprisé, conspué, traité comme le dernier des criminels.

Regardez-le aux prises avec la soldatesque ; elle le tourne en dérision, l'insulte, lui crache au visage, lui donne des soufflets, se joue de lui comme d'un misérable.

Regardez-le sur le Calvaire : « la risée du peuple, l'opprobre de la foule, » pendu entre deux scélérats.

Regardez-le dans le sépulcre : sous terre, sans vie, devenu la proie de la mort.

Et dites si l'Éternel, le Tout-Puissant, l'Infini, le Verbe incarné, pouvait descendre plus bas dans l'ignominie, l'abaissement et l'humiliation ?

Dites s'il pouvait faire davantage

pour vaincre et déraciner notre orgueil ?
« O orgueil humain, s'écrie Bossuet, viens crever ici ! »

Jésus-Christ a vaincu et déraciné la *sensualité*, en livrant son corps, ses membres, sa chair, aux plus atroces douleurs.

Regardez-le, chancelant déjà, défaillant, couvert de sang, au jardin des Olives.

Regardez-le, se tordant de douleur sous les fouets et les lanières qui le déchirent, font voler sa chair en lambeaux et ruisseler son sang.

Entendez les profonds soupirs, les gémissements, les cris même que, malgré son courage surhumain, la violence de la douleur lui arrache.

Regardez les épines, pénétrant dans sa tête et l'inondant de sang.

Regardez-le, portant sa croix, écrasé sous le fardeau, et, dans sa chute, ensanglantant la route du Calvaire.

Regardez-le, quand on arrache les vêtements collés à ses plaies; celles-ci se rouvrent douloureusement; le sang s'échappe à nouveau et rougit tout son corps, qui s'affaiblit de plus en plus.

Regardez-le, étendu brutalement sur la Croix. Entendez résonner les coups de marteau : voyez les clous entrer dans ses pieds, dans ses mains, et le sang jaillir jusque sur les bourreaux.

Regardez-le, pendu, déchiré, desséché, brûlé par une soif de feu, au paroxysme de la douleur, sur l'infâme gibet.

Et dites, oh! dites, si l'Immortel, le Juste et le Saint par excellence, pouvait souffrir davantage dans son corps, dans ses sens, dans sa chair, pour vaincre et détruire notre sensualité et toutes ces fautes que notre misérable corps nous fait commettre.

Jésus-Christ a vaincu, enfin, et déraciné la *cupidité*, en poussant le

dépouillement et la pauvreté jusqu'aux plus extrêmes limites.

Il s'est séparé de tous les biens de ce monde et de toutes les créatures ; il a permis que ses disciples, ses Apôtres bien-aimés, ses amis les plus intimes, l'abandonnent, le trahissent, le renient ; il n'a gardé auprès de lui que sa mère, un disciple et quelques femmes.

Bien plus, ô sacrifice suprême et, de tous, le plus douloureux ! il a voulu se priver de toutes les consolations spirituelles et sensibles que nous recherchons tant, dont nous sommes si avides, au point que, lorsqu'elles nous manquent, nous tombons dans le découragement. Il a accepté que son Père s'éloignât, se retirât, l'abandonnât, le livrât, seul et délaissé, aux plus cruelles et aux plus incompréhensibles souffrances, à celles qui se rapprochent davantage des souffrances des désespérés de l'enfer.

Essayez de vous faire quelque idée de ces profonds mystères de douleur et d'amour, desquels nous ne pouvons que balbutier; et dites si l'Être infini et increé, l'Auteur, le Créateur et le souverain Maître de toutes choses, pouvait se faire plus dépouillé, plus pauvre et plus misérable, pour expier la cupidité des créatures, les attachements insensés et désordonnés aux biens du monde, qui sont la source de tant de fautes et la cause de tant de crimes?

Et maintenant, tous ces insondables mystères, toutes ces prodigieuses réalités de contrition, d'humiliation, de douleur et d'abandon, ne les voyez pas dans un lointain passé, dans les ombres flottantes d'une histoire vieillie, dans le déclin crépusculaire d'un jour qui s'en va; mais voyez-les réellement continuées, actuellement renouvelées sur l'Autel.

Pour exciter votre foi et votre piété, cherchez dans la Messe les signes extérieurs, les cérémonies, les paroles qui vous les rappellent.

Quand le prêtre s'incline profondément au bas de l'Autel, au début du Sacrifice, voyez Jésus-Christ s'affaissant à Gethsémani et tombant épuisé sous le poids de nos fautes.

Quand le prêtre passe de l'Épître à l'Évangile, quand il se lave les mains, voyez Jésus passant d'un tribunal à l'autre, Jésus devant Pilate, qui le condamne lâchement en se lavant les mains.

Quand le prêtre étend les bras au milieu de l'Autel, quand il élève l'hostie, puis le calice, voyez Jésus en Croix, suspendu entre le ciel et la terre; représentez-vous son sang coulant à flots de tout son corps déchiré et de toutes ses veines ouvertes.

Quand le prêtre communie et consume les saintes espèces, c'est Jésus

qui descend au tombeau et bientôt est enseveli.

Quand le prêtre, tant de fois, fait de profondes inclinations, rappelez-vous l'humilité de Jésus, ses profonds abaissements.

Quand le prêtre brise l'hostie, pensez au brisement du corps de Jésus et à toutes ses atroces douleurs.

Dans la simplicité de l'hostie, enfin, sous ce léger voile où Jésus se cache, sachez découvrir son renoncement universel, son dépouillement total, son abandon suprême.

Contrition, humilité, mortification, détachement : telles ont été les dispositions de Jésus pendant sa Passion, telles sont encore ses dispositions sur l'Autel.



Telles doivent être, par conséquent, les dispositions fondamentales de tout chrétien pendant la Messe.

Quand vous assistez à la Messe, renouvelez-vous dans la douleur, le repentir, la contrition de vos péchés. Efforcez-vous de voir le péché comme Dieu le voit, comme Jésus-Christ l'a vu ; de voir en lui le mal unique, souverain, le seul ennemi et l'adversaire irréconciliable de Dieu et des âmes. Détestez-le, répudiez-le, maudissez-le ; non pas dans les élans d'une sensibilité passagère et factice, non pas dans l'exaltation artificielle d'un moment ; mais dans une conviction profonde, dans un sentiment ferme et solide, dans une volonté résolue et irréductible.

Puis, à l'exemple du Sauveur, prenez sur vous les péchés des autres, péchés de vos enfants, de vos serviteurs, de vos parents, de vos proches ; péchés des incrédules, des libres penseurs, des persécuteurs ; péchés de la France et du monde. Et, unissant vos dispositions à celles de Jésus, qui offre les

siennes en supplément des vôtres, effacez, détruisez, anéantissez, noyez tant de fautes dans le sang, dans les douleurs, dans l'agonie et la mort du Rédempteur du monde.

Cherchez, comme le divin Maître encore, à vous *humilier*, à vous anéantir, à vous mettre au plus bas, à rougir de honte en pensant à toutes vos fautes et à tous les péchés du monde, puisque vous venez de vous en faire solidaires.

Entrez aussi dans l'esprit de *mortification* de Jésus; acceptez les souffrances, les infirmités, les maladies, toutes les douleurs corporelles qu'il plaira à Dieu de vous envoyer.

Enfin, *détachez-vous* de tous les biens de ce monde; regardez-les comme une vile poussière, soyez prêts à en faire le sacrifice dans toute la mesure où Dieu pourrait vous le demander.

Il ne faut plus de ces vagues pensées de religiosité; de ces prières sans

vigueur, coupées d'incessantes distractions ; de ces recherches d'impressions sensibles, qui flattent votre imagination, sans grand profit pour votre âme. A leur place, faites pénétrer profondément dans votre cœur les saintes dispositions du Sauveur.

Parfois, laissez de côté vos livres ; fermez-les, pour ouvrir plus largement vos cœurs, pour les pénétrer et les saturer de la contrition du Sauveur, de son humilité, de sa mortification, de son dépouillement spirituel.

Puis, pendant cette sainte et précieuse demi-heure, au lieu de vous détourner de vos soucis ordinaires, de vos luttes, de vos épreuves, regardez tout cela en face.

Regardez l'humiliation qui va venir, la croix qu'il va falloir porter, l'épreuve qui vous accablera de nouveau. Et, en voyant ce fardeau de votre vie de chaque jour, non plus en lui-même,

mais à travers les humiliations, les douleurs, les délaissements de Jésus, aimez-le et déterminez-vous à le porter joyeusement.

Alors, en reprenant la tâche quotidienne, quand vous retrouverez ce fardeau, cette croix, ces clous, ces épines, vous ne serez plus impatients, nerveux, agacés, comme il arrive trop souvent; mais, comme Jésus pendant sa Passion, comme Jésus en Croix, comme Jésus sur l'Autel, vous serez doux et patients, forts et héroïques; vous livrerez vos mains, vos pieds, votre tête, votre corps, votre âme tout entière, aux douleurs et au crucifiement de la journée; et, pour ceux qui vous perceront le cœur, vous n'aurez ni fiel ni amertume, mais seulement de la bonté.

L'esprit du Christ, que vous aurez puisé chaque matin au saint Autel, au Calvaire, parfumerà votre âme. Il

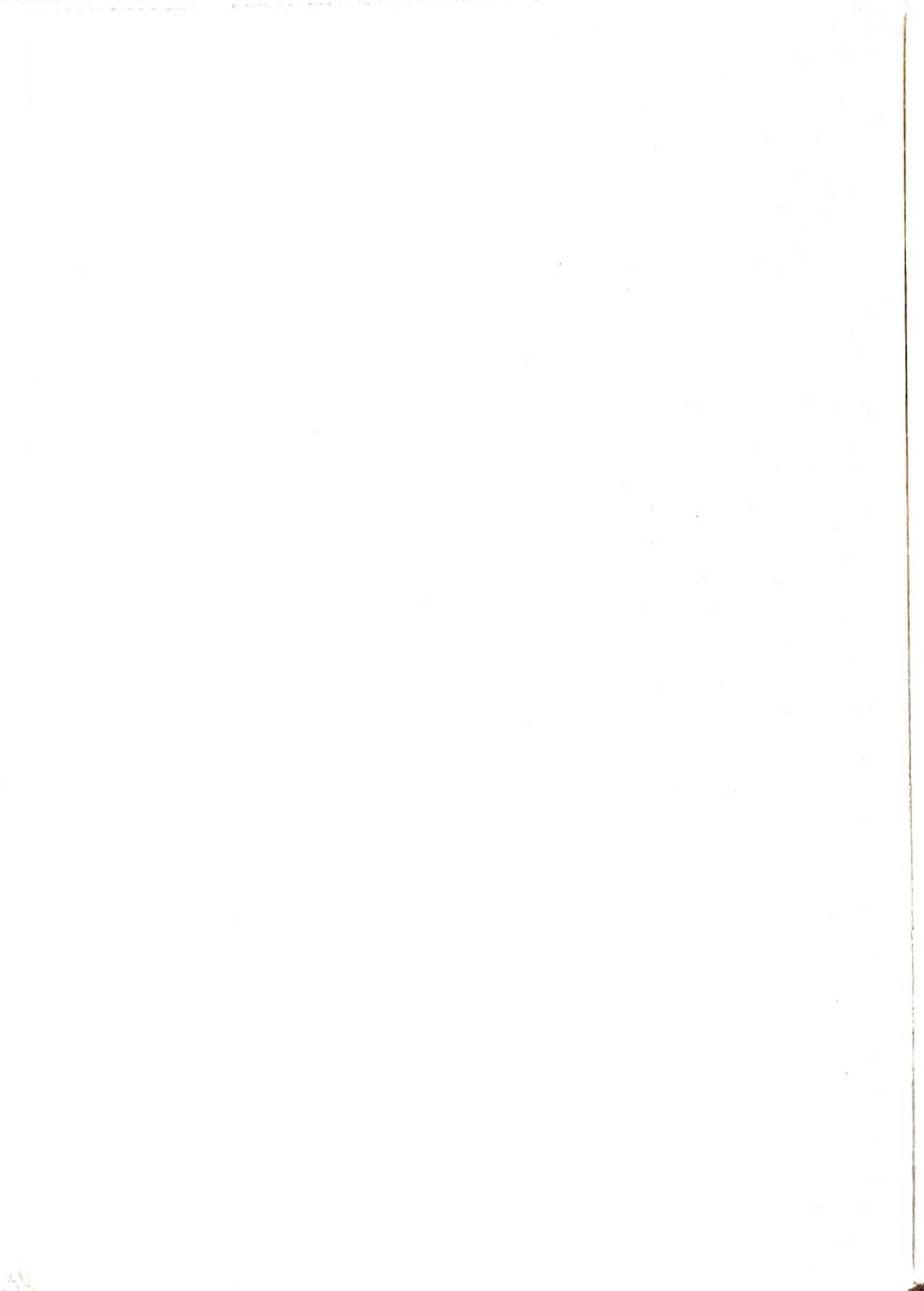
l'emplira, il la pénétrera; et la paix, la sérénité, l'onction, la joie, la bonté, l'aménité, l'affabilité, le renoncement, le dévouement, toutes les vertus de Jésus couleront à pleins bords de votre cœur embrasé d'amour.

Alors, vous serez de vrais modèles et d'admirables soutiens pour tous les vôtres. Vous serez un bienfait vivant et constant pour tous ceux qui vous approcheront.

Alors, dans vos œuvres, vous aurez des lumières, un tact, une prudence, une simplicité, une puissance, une influence, qui ne viendront pas de vous, mais de Dieu.

Tout ce que vous ferez sera béni de Dieu, parce que vous l'aurez fait dans l'esprit de Jésus, dont vous vous serez remplis pendant le saint Sacrifice de la Messe.







CHAPITRE IX

LA MESSE ET LA DEMANDE

« Le Christ est toujours
vivant pour intercéder en
notre faveur. »

(*Ép. aux Hébr.*, VII, 25.)

Nous avons rappelé les trois premières lois de la vie chrétienne, qui sont, en même temps, les trois principales fins du saint Sacrifice de la Messe : l'adoration, l'action de grâces et l'expiation. Nous avons montré Jésus les accomplissant pendant sa vie et continuant à les accomplir sur l'Autel. Nous avons dit de quelle manière nous devons nous unir à lui et

faire nous-mêmes ce qu'il faisait sous nos yeux.

Il nous reste à parler de la dernière loi de la vie chrétienne, qui est aussi la quatrième fin du saint Sacrifice, à savoir : la demande.

En quoi consiste la demande? Comment Jésus a-t-il demandé pendant sa vie et comment le fait-il pendant la Messe? Comment devons-nous demander en union avec lui? C'est ce que nous allons expliquer.



La demande est la prière en tant qu'elle sollicite de Dieu une faveur ou un bien.

Mais est-il donc nécessaire de demander? Pourquoi demander à Dieu ce qu'Il sait nous être nécessaire, et ce qu'Il doit vouloir de Lui-même nous donner? car, selon l'expression de saint

Thomas : « ce qui est bon a une tendance naturelle à se communiquer. »

Il est vrai, Dieu, qui est le Bien par essence, veut se communiquer à sa créature, et Il n'attend pas que la créature Lui en fasse la demande. De Lui-même, spontanément, Il se donne le premier. Il ne se donne pas seulement par la création ; mais Il se donne par la grâce, qui prévient la liberté de la créature et la sollicite.

Avant toute demande de notre part, Dieu nous comble de ses biens. Mais, comme Il nous a créés libres, et qu'Il veut respecter notre liberté, Dieu, après avoir pris les devants, ne peut aller au delà sans notre concours personnel. Et l'une des formes principales et les plus nécessaires de ce concours est la demande.

S'il appartient, en effet, à la magnificence et à la bonté de Dieu de donner à sa créature avant toute demande de

celle-ci, il n'est pas indigne de Dieu d'augmenter le don en raison même de la demande. Il est même impossible à Dieu de faire fructifier le don sans la demande : notre liberté l'en empêche.

Cette demande, Dieu la désire ; Il l'appelle, Il la provoque. La susciter, n'est pas le moins beau de ses dons ; mais il dépend de nous de l'exprimer.

Maîtres de nos destinées, responsables et libres, créés à l'image de Dieu, nous avons le pouvoir de répondre à Dieu ou de nous taire, d'ouvrir notre cœur à la grâce, qui frappe à la porte, ou de le lui fermer.

Il faut l'acte personnel, pour coopérer à la grâce, pour la recevoir et l'accroître. Sans quoi, la grâce est offerte, mais non reçue ; elle ne fructifie pas dans l'âme ; au contraire, elle rend l'âme coupable de résistance et d'abus.

La prière de demande est la résultante nécessaire de la liberté de la

créature en regard de la bonté de Dieu. C'est la liberté s'offrant à l'action divine, l'acceptant et consentant à travailler avec Dieu dans le sens de ses volontés.

Celui qui demande fixe son regard sur Dieu et comprend que tout bien vient de Lui. Il a le sentiment profond de sa propre misère, la conscience de tout ce qui lui manque de lumières, de forces et de grâces pour pratiquer la vertu et vivre en chrétien.

Il sait que Dieu est bon, que Dieu connaît ses besoins et désire les contenter; sa confiance n'est pas moins grande que son humilité. Il n'a pas besoin de voir par lui-même le résultat de ses prières; il s'en rapporte à Dieu avec le plus filial et le plus aveugle abandon.

C'est pour lui le motif et la raison d'une persévérance qui ne se décourage jamais. Il est sûr que sa prière est

exaucée, lors même qu'il ne peut pas le constater; et cette certitude le soutient et l'empêche de défaillir jamais.

La persévérance dans la demande est l'effort continu de l'âme qui aspire à la vertu et à la perfection. C'est le quatrième devoir de la vie chrétienne. « Il faut toujours prier, disait Jésus, et ne se lasser jamais. »



Jésus, ayant formulé ce grand précepte, comment ne l'aurait-il pas accompli lui-même? Aussi, peut-on dire que sa vie n'a été qu'une continuelle intercession.

A Nazareth, quand il priait en compagnie de Marie et de Joseph, les Anges l'écoutaient dans le ravissement. L'auguste Trinité recevait, avec une complaisance infinie, ces supplications qu'elle n'avait jamais entendues d'au-

cune créature, et Elle y répondait par des effusions de grâces sur le monde.

Pendant sa vie publique, Jésus ne cessait de prier. En parlant, en enseignant, en agissant, en faisant des miracles, il priait. Pour prier avec plus d'intensité encore, souvent il s'éloignait de la foule, il quittait ses Apôtres eux-mêmes, et « il s'en allait seul sur la montagne, » ou « en un lieu désert, » et « il y passait des nuits entières dans une prière de Dieu, » rapporte l'Évangile.

Au plus fort de son agonie au Jardin, il priait avec plus d'effusion encore ; et, sur la Croix, sa prière montait vers le ciel comme « un grand cri, » nous dit saint Paul, un cri de supplication plus pressante et d'intercession plus puissante que jamais.

En quittant ce monde, Jésus n'a pas voulu interrompre sa prière. Saint Paul nous atteste que : « nous avons auprès

du Père un avocat qui est Jésus-Christ, » et « qu'il est toujours vivant pour intercéder en notre faveur. »

Que dire alors de la prière d'intercession de Jésus sur l'Autel ? N'est-ce pas pendant la Messe qu'elle est plus efficace, puisqu'elle est plus *humble*, plus *confiante*, plus *persévérante*, et plus *autorisée* que jamais ?

Humble, l'intercession de Jésus sur l'Autel l'est à l'infini. Là, en effet, il est plus anéanti encore qu'à Bethléem, à Nazareth et au Calvaire, plus anéanti qu'au tombeau et dans le sein de Marie. Car, dans l'hostie, il ne se dépouille pas seulement en apparence de sa gloire et de sa divinité, mais il se dépouille encore de son humanité et de son état d'être vivant. — « Sur la croix, dit saint Thomas, la Divinité seule était cachée ; mais, ici, l'humanité aussi est cachée. » — On ne saurait concevoir

un plus haut degré d'humilité et d'abaissement.

L'intercession de Jésus pendant la Messe n'est pas moins *confiante* qu'elle n'est humble. Jésus sait la bonté de son Père : il connaît son cœur et tous les trésors de miséricorde et d'amour qu'il renferme ; il sait que son Père ne demande qu'à communiquer ces trésors à nos âmes. Jésus sait aussi combien il est aimé de son Père : il sait combien son Père est touché et attendri en le voyant victime immolée, et il lui dit, avec une assurance plus grande encore que pendant sa vie : « Mon Père, je sais que vous m'exaucez toujours. »

Et l'intercession de Jésus *ne s'interrompt jamais*. Il n'y a pas un jour, ni une nuit, que dis-je ? pas une heure, pas un instant, où elle ne monte, et mille fois, vers le Très-Haut. La suite ininterrompue des Messes, qui se célèbrent d'un bout à l'autre du monde, forme la prière

la plus *persévérante* et la plus continue que l'on puisse concevoir. Jamais le sang du Calvaire ne cesse de couler. Jamais la sainte Victime ne s'arrête de prier, de pleurer, de gémir, de supplier pour nous. Aussi longtemps que le soleil brillera sur la terre et fera mûrir l'épi de blé et la grappe de raisin, l'intercession de Jésus continuera à s'élever vers Dieu.

Qui en dira l'*autorité* et la puissance? Rassemblez par la pensée les prières de tous les Anges et de tous les Saints. Figurez-vous entendre ce concert universel, formé des accents les plus émouvants et des harmonies les plus douces et les plus profondes! Une seule note de la prière de Jésus les surpasse en beauté, en force, en influence sur le cœur de Dieu.

L'Écriture Sainte nous parle, en maints passages, du « cri des péchés qui s'est élevé jusqu'à l'oreille de Dieu. »

Et Dieu disait à Caïn : « Le sang de ton frère crie de la terre vers moi. »

Le sang de Jésus, à son tour, crie vers Dieu, et combien plus puissamment! — « L'aspersion de son sang, écrit saint Paul, est plus éloquente que l'effusion de celui d'Abel. » — C'est pendant la Messe que l'« aspersion du sang » de Jésus crie vers le ciel.

« Pendant que le Christ est offert sur l'Autel, dit saint Laurent Justinien, il crie vers son Père et Lui montre ses plaies, afin qu'Il daigne sauver les hommes des peines éternelles. »

Le sang de Jésus a crié vers son Père à la circoncision déjà; il a crié plus fort, à Gethsémani; plus fort, pendant la flagellation, le couronnement d'épines et la montée au Calvaire; plus fort, quand il demeura trois heures suspendu par quatre plaies entre le ciel et la terre. Sur l'Autel, tous ces cris se renouvellent et se multiplient. Le sang

de Jésus prend d'innombrables voix pour se faire entendre, autant de voix qu'il s'en répand de gouttes.

Le sang de Jésus prie avec toutes les blessures du Sauveur, avec toutes ses plaies, avec toutes ses meurtrissures, avec toutes ses veines ouvertes, avec son cœur traversé par la lance. Le sang de Jésus prie avec toute la force de son humanité et de sa divinité; il prie avec le cœur et l'âme de Jésus, avec toutes les amertumes et les angoisses que Jésus a éprouvées; il prie avec les lèvres de Jésus, et avec tous les soupirs qui se sont échappés de sa bouche adorable.

Quelle n'est pas l'autorité toute-puissante d'une telle prière, d'un tel cri, venant du sang et des blessures, de l'âme et du cœur du Fils de Dieu, pour attendrir le Père éternel, si irrité soit-il contre nous par la malice de nos péchés et l'énormité de nos crimes !

Alors même que Dieu serait résolu à nous refuser toute miséricorde, ce qui est impossible; alors même que Dieu voudrait nous punir selon la rigueur de sa justice, ce qui ne sera jamais : le sang de Jésus nous protégerait encore contre les traits du courroux divin; car il a droit, en stricte justice, d'obtenir ce qu'il demande, attendu que ce qu'il demande est moins grand que ce qu'il offre.

Protégés par le cri du sang de Jésus, nous pouvons « nous approcher avec confiance du trône de la grâce pour obtenir miséricorde. »

Combien de pécheurs, combien de saints, actuellement au ciel, seraient en enfer; combien de nations et d'empires se seraient effondrés, si Jésus n'était intervenu par ses supplications toutes-puissantes pour détourner des hommes les malheurs temporels et les châtiements éternels, et pour faire couler sur

le monde l'inépuisable source et l'océan infini de la grâce et de la miséricorde !



Serions-nous excusables de ne pas nous unir, pendant le saint Sacrifice, à de pareilles intercessions et de ne pas joindre notre cri à celui de Jésus ?

Par elles-mêmes, nos demandes ont peu de valeur. Dieu est trop bon, sans doute, pour ne pas les entendre et les exaucer dans une certaine mesure. Ce serait faire injure à l'Amour infini que de Le déclarer insensible à la prière d'une simple créature.

« Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature. »

Jésus nous parle, dans l'Évangile, de la fleur et de l'oiseau qui ne manquent de rien ; et il nous dit que nous valons bien plus aux yeux de son Père. Que cette pensée est consolante déjà !

Toutefois, notre prière à nous, en tant que créatures, est bien peu de chose. Mais, à la Messe, la prière de Jésus est faite pour nous, et il ne tient qu'à nous de nous l'approprier et d'en profiter.

Cette prière dit à Dieu tous nos besoins ; car Jésus les connaît. Jésus nous voit ; il lit dans le secret de nos cœurs et au plus intime de notre conscience. Il sait nos fautes passées, nos infirmités et nos faiblesses ; il prévoit les dangers auxquels nous serons exposés. La tendresse d'une mère, penchée sur son enfant malade, n'est qu'une bien faible image de la tendresse indicible avec laquelle Jésus, pendant la Messe, se penche sur nos misères morales, en demandant à son Père de les guérir.

Quelle plénitude de confiance cette pensée ne doit-elle pas nous donner ? Ne serons-nous pas infailliblement exaucés, puisque c'est Jésus qui demande

pour nous, et que sa Passion, son sang, ses plaies ont une vertu sans limite?

« Si le peuple qui entend la Messe, dit saint Laurent Justinien, place devant les yeux du Seigneur cette Passion et cette mort douloureuses, sa prière sera infailliblement exaucée. » Car la sainte Victime est à nous pendant la Messe; et, en l'offrant à Dieu, nous avons, en justice, un droit absolu à ce que nous demandons, puisque c'est Jésus qui le demande pour nous.

« Ne laissons pas partir le Sauveur, qui est notre captif à la Messe, avant qu'il nous ait promis le ciel, » s'écriait saint Bonaventure.

Jésus, voulant montrer à ses Apôtres l'efficacité de la prière, leur disait : « Demandez, et vous recevrez; cherchez, et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira. » — N'est-ce pas l'heure par excellence, pendant la Messe, de mettre en pratique cette pressante invitation du

Sauveur? — Il ajoutait : « En vérité, en vérité, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai. » — N'est-ce point là, sur l'Autel, qu'il accomplit plus promptement et plus pleinement cette magnifique et touchante promesse?

Ne mettons donc pas de limites à nos pieuses aspirations et à nos saints désirs; et ouvrons nos cœurs, pendant la Messe, aux plus larges, aux plus multiples, aux plus audacieuses prières. Pourvu qu'elles soient conformes aux volontés divines, elles seront toujours exaucées.

Il nous semblera parfois qu'elles ne le sont point. — « D'où vient que ma prière est rarement efficace? » demandait un jour sainte Gertrude au Sauveur. Et Jésus lui répondit : « Si je ne t'écoute pas toujours selon ton désir, moi qui suis la Sagesse, c'est que j'ai toujours

ton bien en vue. Aveuglée comme tu l'es par la faiblesse humaine, tu ne peux discerner le bien véritable. »

Lorsque Notre-Seigneur nous refuse ce que nous lui demandons, c'est pour nous accorder quelque chose de meilleur.

Qui pourra jamais exprimer, ou même concevoir, ce que nous recevrons à la Messe, si nous unissons nos prières à celles de Jésus ?

L'enfant peut-il faire mieux que d'acquiescer à tous les désirs de sa mère et de vouloir tout ce qu'elle veut ? Est-il pour lui un moyen plus sûr et plus rapide de parvenir à son plus grand bien ?

Quelles grâces nous obtiendrions, de quelles faveurs Dieu nous comblerait, combien nous atteindrions vite et efficacement ce qui nous est le meilleur, si nous disposions notre âme, pendant la Messe, de manière à faire nôtres tous

les sentiments, tous les désirs, toutes les volontés de Jésus, et si nous lui laissions l'entière direction de nos prières, comme le petit enfant qui s'abandonne aveuglément à la conduite de sa mère !

Alors, nous n'offririons plus seulement à Dieu les prières de Jésus, mais les nôtres avec les siennes ; nous étendrions en quelque sorte sa prière, en le faisant prier en nous et par nous. Jésus s'emparerait de nos cœurs soumis ; il ferait siennes toutes les puissances de nos âmes. La transformation qui est le but de la vie chrétienne, et que saint Paul a si bien exprimée, se réaliserait : ce ne serait plus nous qui vivrions et qui prierions ; ce serait Jésus qui vivrait et qui prierait en nous. Il penserait par notre intelligence ; il voudrait par notre volonté ; il sentirait, il désirerait. il aimerait par notre cœur ; il prierait par notre voix et

par nos lèvres; il intercéderait par notre âme tout entière et par notre être à nous, comme par de nouvelles puissances et un nouvel être qu'il se serait donnés à lui-même.

Et, tout cela, il le ferait en qualité de Victime. Toutes ces intercessions, toutes ces prières monteraient vers Dieu, de nous comme de lui, de lui et de nous ne faisant plus qu'une même hostie, qu'une même victime.

Oh! alors, que nos prières seraient saintes! Qu'elles seraient agréables à Dieu, pleinement conformes à sa volonté!

Avant tout, comme Jésus vivant en nous et avec lui, nous demanderions tout ce qui concerne la gloire de Dieu : que son nom soit sanctifié; que son règne arrive; qu'il soit connu, loué, adoré, aimé de tous les hommes; que l'univers tout entier se soumette à ses lois; que l'Eucharistie et la Messe soient

exaltées par toute la terre ; que le culte de l'Hostie s'établisse sur tous les points du monde ; que des « Magnificat » d'actions de grâces et des « Miserere » de repentirs éclatent de toutes parts, et montent vers le ciel de tous les cœurs des créatures !

Et, quand nous aurions rendu, comme Jésus et avec lui, à son Père, tous nos devoirs d'adoration et d'amour, de reconnaissance et de repentir, de foi, d'humilité et de charité, de purs et ardents désirs de sa gloire, avec quelle confiance nous demanderions à Dieu ce qui nous serait bon à nous-mêmes !

Nous ne dédaignerions pas, sans doute, de Lui demander des faveurs temporelles et humaines : la guérison d'un malade, quelque soulagement dans une peine, un peu de consolation dans une épreuve, de l'adoucissement à un chagrin trop cuisant, le succès d'une affaire légitime qui nous tient à cœur pour

nous ou pour un des nôtres. Jésus, sur la terre, se plaisait à accorder ces faveurs et ces biens à ceux qui s'adressaient à lui avec confiance. Il ne les désire pas moins, maintenant, sur l'Autel où il descend pour vous. Il se fera un bonheur de les solliciter avec vous de la bonté de son Père. Lui-même n'a-t-il pas demandé à ses Apôtres de le soutenir dans ses épreuves, et n'a-t-il pas été consolé par un Ange? Comment se refuserait-il à vouloir pour vous ce qu'il a demandé pour lui?

Il sait aussi la tendresse de votre cœur; il sait que vous serez touchés, s'il condescend à vos désirs, même les moins élevés, pourvu qu'ils soient légitimes, et que vous l'en aimerez davantage; et c'est de bon cœur qu'il vous accordera de prier avec vous, pour vous obtenir ces faveurs temporelles.

Mais, avant tout et par-dessus tout, vous demanderez, pour vous et pour

tous ceux que vous aimez, « le royaume de Dieu et sa justice ; » c'est-à-dire que la volonté de Dieu se fasse en vous et en eux, que Dieu donne aux uns et aux autres sa grâce tous les jours et à toute heure du jour, qu'Il remette les péchés et les dettes, qu'Il aide ses enfants à pardonner au prochain, qu'Il ne les laisse pas succomber aux tentations et qu'Il les délivre du seul vrai mal, qui est le péché.

Si vous priez ainsi, vous recevrez des biens qui surpasseront tout ce qu'on en pourra dire. Écoutons, à ce sujet, quelques paroles autorisées.

Saint Cyrille : « Les dons spirituels seront richement communiqués à ceux qui assistent à la sainte Messe dans des dispositions convenables. » — Saint Cyprien : « Le pain surnaturel et le calice consacré contribuent au salut et à la vie de l'homme tout entier. » — Le

pape Innocent III : « Par l'efficacité du saint Sacrifice, toutes les vertus sont augmentées en nous et les fruits de toute grâce nous sont largement dispensés. »

Fornerus : « La prière du chrétien, qui entend dévotement la Messe, l'emporte sur les prières les plus longues et même sur la contemplation céleste. Celui qui assiste dévotement à la Messe acquiert plus de mérites que s'il accomplissait pour Dieu les œuvres les plus pénibles. La raison en est dans les incommensurables mérites de la Passion de Notre-Seigneur, d'où s'échappent des grâces sans nombre, véritables torrents de biens surnaturels. »

Saint Laurent Justinien : « Aucune langue humaine ne saurait dire de quelles faveurs le saint Sacrifice est la source. Par l'offrande de la Messe, le pécheur se réconcilie avec Dieu, le juste devient plus juste, les fautes sont effa-

cées, les vices anéantis, les vertus augmentées, les mérites grossis, les ruses du démon confondues. »

Comment s'étonner de si grands bienfaits? Le Sauveur, à l'Autel, n'exerce-t-il pas toutes les vertus et n'offre-t-il pas à son Père la totalité de ses mérites? Rassemblez toutes les œuvres des Anges et des Élus, présentez à la Sainte Trinité toutes les vertus des Apôtres, des Confesseurs, des Martyrs, des Vierges et de tous les Saints, vous n'égalerez pas l'offrande d'une seule Messe. Et cette offrande est toute vôtre : elle se fait par Jésus, avec vous et en vous, en même temps qu'elle s'accomplit sur l'Autel.

La prière d'un chrétien, qui assiste à la Messe et s'unit à Jésus priant sur l'Autel et priant en lui, dépasse, en grandeur, en valeur et en mérites, tout ce que l'on peut imaginer.

Il n'existe pas, il n'existera jamais de

prière plus sublime, plus efficace, plus agréable à la très sainte Trinité, plus utile à l'homme et plus divine. — « En nous donnant son Fils, dit saint Paul, Dieu ne nous a-t-Il pas tout donné? » — Mais, nulle autre part ni jamais, Dieu ne nous donne davantage Jésus qu'au saint Sacrifice de la Messe. Il ne tient qu'à nous de profiter de ce « don de Dieu ».





CHAPITRE X

LA MESSE ET L'APOSTOLAT

« Pacifiant, par le sang
de sa croix, tout ce qui
est sur la terre et dans les
cieux. »

(*Ép. aux Colos.*, 1, 20.)

GELUI qui assiste à la Messe ne peut-il en tirer profit que pour lui-même?—Non, certes. Il peut et il doit étendre aux autres l'influence et les grâces d'un aussi grand bienfait.

Le plus condamnable des égoïsmes n'est-il pas, en effet, l'égoïsme de celui qui, recevant gratuitement des biens plus considérables et de plus haut prix, et pouvant facilement en faire

part à son prochain, ne songe qu'à lui-même et ne veut rien donner à autrui. Celui qui céderait à pareille tentation se rendrait indigne de garder ce qu'il recevrait et mériterait qu'on le lui enlevât. Serviteur inutile, n'ayant pas fait valoir le don du Maître, il serait justement condamné et dépouillé de son propre avoir.

S'il est un moment dans la vie où le cœur doit s'ouvrir plus grand, plus généreux, où le besoin de donner à ses frères doit se faire sentir d'une manière plus impérieuse et plus pressante, c'est bien le moment où Jésus sur l'Autel s'immole pour nous et pour tous, s'oublie lui-même pour se livrer en victime au monde entier, sans réserve et sans reprise. Il nous donne alors l'exemple le plus saisissant et le plus éloquent de la charité poussée jusqu'au désintéressement le plus complet et le plus universel.

Comment un chrétien pourrait-il assister à une immolation si sublime et si profonde, si totale et si touchante, sans sentir s'éveiller dans son propre cœur d'irrésistibles désirs de se dévouer, à son tour, pour son prochain, et de se faire lui aussi, comme l'Apôtre et comme Jésus, « tout à tous, pour les sauver tous ? »

De quel front, enfin, oserait-on bénéficier pour soi de la Messe, boire avec avidité à ces sources inépuisables de la grâce et de la vie, s'enivrer du sang ruisselant du Christ, si l'on ne voulait, avec une inexprimable ardeur, faire participer les autres à ces biens inestimables ? D'autant que, en les désirant pour les autres, en les leur communiquant selon notre pouvoir, nous les augmentons encore pour nous-mêmes. Car Jésus, en s'offrant pour nous, se plaît d'autant plus à multiplier en nous ses dons, qu'il nous

voit plus semblables à lui, plus embrasés comme lui d'amour et de charité, de zèle et de dévouement. Et notre Père qui est aux Cieux, Lui aussi, nous regarde avec une complaisance d'autant plus grande et ouvre pour nous les trésors de sa miséricorde et de sa bonté d'autant plus largement, qu'il trouve en nous une plus parfaite ressemblance avec son « Fils unique et bien-aimé, dans lequel Il a mis toutes ses complaisances. »

N'assistons donc jamais à la Messe en égoïstes qui ne pensent qu'à eux. Nous en restreindrions les grâces; nous en diminuerions les bienfaits; nous nous exposerions à en revenir les mains presque vides.

Au contraire, nous remplirons nos mains, nos cœurs, nos âmes, au saint Sacrifice, dans la mesure où nous chercherons à remplir les mains et les âmes de nos frères. Jamais la Messe

ne nous profitera plus à nous-mêmes que lorsque nous nous efforcerons d'y chercher le profit et le bien des autres. Jésus n'a-t-il pas dit : « Donnez, et l'on vous donnera ? » — Il nous sera donné à la Messe dans la mesure où nous y viendrons pour donner aux autres.



Que donnerons-nous au prochain pendant la Messe ? Comment entendrons-nous la Messe *au profit des autres* ?

En aucune autre circonstance, d'aucune autre manière, par aucun autre moyen, nous ne pouvons être plus utiles au prochain, ni mieux secourir nos frères, quels qu'ils soient et quels que soient leurs besoins ou leurs infirmités, qu'au saint Sacrifice de la Messe.

Nous pouvons venir au secours des *pêcheurs*, en leur obtenant des grâces de conversion. Il ne nous est pas permis de leur appliquer les expiations et les satisfactions de la Messe; car il faut être dans l'amitié de Dieu pour les recevoir. Mais nous leur obtenons des grâces de lumière, de contrition, de repentir, qui agissent sur leurs âmes et les préparent à revenir à Dieu.

Rappelons à Jésus l'amour qu'il a eu pour les *pêcheurs*, le zèle qu'il a mis à les chercher, la joie qu'il a éprouvée de leur conversion.

Redisons-lui les paraboles dans lesquelles il nous a exprimé tous ses sentiments de bonté, d'indulgence pour les *pêcheurs*, et son ardent désir de leur amendement.

Offrons à Dieu les sentiments que Jésus éprouva pendant sa vie pour les *pêcheurs*, et ces mêmes sentiments qu'il éprouve encore pour eux sur l'Autel.

Présentons à Dieu les travaux de Jésus, ses longues courses, ses rudes fatigues, ses austérités et surtout les douleurs de son âme et de son corps pendant la Passion et sur la Croix; présentons-Lui les prières, les vertus, les souffrances, les mérites de Jésus, renouvelés sur l'Autel pour les pauvres pécheurs. Et disons-Lui : Seigneur, pour l'amour de votre Fils, pour récompenser toutes ses œuvres, pour réjouir son cœur, pour faire fructifier son sang précieux, touchez, de grâce, tous ces endurcis, ouvrez l'âme de ces impénitents, arrachez de leurs yeux les larmes du repentir et donnez-leur, avec l'intelligence et la haine du mal, le sentiment et l'amour du bien.

Et Dieu nous exaucera. A cause de son Fils, offert et présenté par nous, des grâces puissantes partiront de l'Autel, comme autant de flèches de feu, qui iront atteindre le cœur des

pécheurs, pour y infuser l'amour et y faire mourir le péché. — « Il est bien à craindre, répétait souvent sainte Madeleine de Pazzi, que l'impénitence des pécheurs ne soit proportionnée à notre paresse. Ah! si nous offrions à leur intention le sang de Jésus-Christ, Dieu se réconcilierait avec eux et les préserverait des peines éternelles. »

Saint Thomas dit que : « une seule goutte du sang de Jésus-Christ serait assez puissante pour purifier le monde de tout péché. » — C'est à la Messe que nous offrons à Dieu le sang de Jésus-Christ pour les pécheurs et que nous obtenons leur réconciliation et leur pardon.

Vous pouvez de même secourir les *infidèles*, les *incrédules*, les *hérétiques*, les *schismatiques* ou les *apostats*, les Juifs, les impies, les persécuteurs de l'Église. A toutes ces âmes, privées

de la grâce et de l'amitié de Dieu, vous ne pouvez pas transmettre les expiations et les satisfactions de l'Autel au point de leur obtenir la rémission de la peine due à leurs fautes; mais vous pouvez, ainsi que pour les pécheurs, leur obtenir des grâces de lumière, de foi et d'amour, qui les ramènent au bercail, comme la brebis égarée, ou les fassent revenir, comme l'enfant prodigue, au toit paternel.

Vous pouvez secourir les *justes* d'une manière plus complète encore que les pécheurs. Car les justes, étant en état de grâce, sont capables de recevoir, non seulement un accroissement de grâces, mais aussi des satisfactions qui suppléent aux leurs et procurent la rémission totale ou partielle des peines qu'ils ont encourues par leurs fautes.

Aux *tièdes*, vous pouvez obtenir des

grâces de ferveur ; aux *fervents*, des grâces de perfection plus grande et d'amour plus généreux.

A *tous*, enfin, pécheurs ou justes, vous pouvez obtenir des grâces de préservation du péché, de forces dans les tentations, de consolations dans leurs peines, et toutes sortes de faveurs temporelles.

Tout cela, vous l'obtenez par la prière et l'intervention de Jésus, que vous faites agir dans le sens de vos intentions et de vos intercessions.

Vous pouvez demander que les *œuvres* de zèle, ordonnées au bien des âmes, deviennent plus prospères ; qu'elles soient protégées contre la malice des méchants et les efforts qu'ils font pour les détruire ou les amoindrir.

Vous pouvez demander à Dieu qu'Il suscite des générosités, en ouvrant aux inspirations de la charité le cœur des

personnes fortunées et en dirigeant leurs libéralités dans le sens du plus grand bien des âmes et de l'Église.

Vous pouvez demander à Dieu de multiplier les apôtres et d'« envoyer des *ouvriers* dans sa moisson. » Rappelez à Jésus que lui-même vous a donné ce commandement dans l'Évangile. Suppliez-le de rendre cette prière sur vos lèvres aussi ardente que sur les siennes, et offrez à Dieu les prières de son Fils en y joignant les vôtres.

Demandez surtout à Dieu, pendant la Messe, qu'Il donne des *prêtres* à son Église et au monde. Mettez plus d'insistance dans cette prière que dans toutes les autres, car c'est la plus importante.

N'obtiendriez-vous, dans toute votre vie, par vos prières à la Messe, qu'un seul prêtre de plus pour l'Église de Dieu, vous auriez fait un bien im-

mense ! Un prêtre de plus, ce sera des centaines, des milliers peut-être de Messes qui seront dites en plus, des milliers de sacrements donnés, des âmes en grand nombre sauvées ; et, par ce prêtre, bien probablement, d'autres prêtres mérités et donnés au monde.

Comment avoir la foi sans comprendre tout ce qui peut découler de grâces et de biens sur les âmes et sur l'Église par le ministère d'un seul prêtre ! Et comment ne pas tressaillir d'émotion et de bonheur, en songeant que la prière de la Messe est si puissante, qu'elle peut obtenir de la bonté de Dieu de nouvelles vocations sacerdotales !

Enfin, n'oubliez pas les *mourants*. Ceux-ci ont plus besoin de prières, étant sur le point de paraître au jugement de Dieu. Le démon fait, à la dernière heure, de suprêmes efforts

pour garder les âmes qui sont à lui et s'emparer de celles qui lui ont échappé jusque-là

Vous répondrez à l'un des plus grands désirs de Jésus et de son Père, en priant, pendant la Messe, pour les mourants. Le moment est critique : tout va se décider pour eux. C'est l'heure où votre intercession sera le plus efficace. Comme ces troupes de renfort qui arrivent au dernier moment dans les batailles suprêmes pour enlever la victoire ; ainsi, vos prières, à la Messe, pour les mourants, leur vaudront le salut définitif.

Si une âme vient à sortir victorieuse des derniers combats, par l'intervention de votre prière, quelle joie pour vous et quel mérite ! Quelle récompense aussi vous sera donnée ! Et vous obtiendrez certainement ce résultat bien des fois, si vous priez à cette intention pendant la Messe.



Les prières de la Messe et les secours qui en proviennent *ne s'arrêtent pas à ce monde*. Ils pénètrent jusque *dans l'autre*. Ils descendent dans les abîmes du *Purgatoire*. La Messe peut être offerte et entendue au profit des âmes qui y sont détenues. De tous les moyens de les soulager, celui-ci est, sans comparaison, le plus efficace. Les Docteurs sont unanimes à affirmer cette vérité. — « Ce sacrifice, écrivait saint Thomas, est le meilleur moyen de libérer promptement les âmes souffrantes. » — Et le Concile de Trente nous dit que « les âmes du Purgatoire sont secourues par les suffrages des fidèles et surtout par le précieux Sacrifice de l'Autel ».

Saint Jérôme apporte une affirmation plus consolante encore : « Les âmes

du Purgatoire, dit-il, ne souffrent pas pendant le Sacrifice offert à leur intention. » — Et saint Grégoire insinue la même supposition : « Les peines des défunts, à l'intention desquels la Messe est dite, ou que le célébrant recommande particulièrement, sont suspendues ou diminuées pendant ce temps-là. »

Tout ce qui est vrai de la Messe offerte par le prêtre l'est également, proportion gardée, de la Messe entendue par les fidèles pour le soulagement des âmes du Purgatoire.

Quel bel et fructueux apostolat nous pouvons donc exercer à la Messe !

Nous ne savons pas, il est vrai, dans quelle mesure les peines du Purgatoire sont remises par le saint Sacrifice offert ou entendu. C'est le secret de Dieu. Mais nous savons que les âmes du Purgatoire sont en état de grâce et dans une condition de

sainteté qui ne leur permet plus de commettre aucun péché véniel. Nous savons qu'elles sont les amies de Dieu, et sûres d'aller au Ciel. Comment ne pas croire que Dieu leur applique largement les mérites du Sacrifice et que la très sainte Vierge, qui est leur mère plus encore que leur reine, puise abondamment dans les mérites de Jésus offerts pour ces pauvres âmes souffrantes ?

Dans le livre du Lévitique, Dieu disait, à propos des sacrifices de l'ancienne loi : « Je vous ai donné de ce sang, afin qu'il vous serve sur l'autel pour l'expiation de vos péchés, et que l'âme soit purifiée. » — Saint Thomas voit, dans ces paroles, l'annonce de l'efficacité du Sacrifice de la Messe en faveur des âmes du Purgatoire. Prenons donc le sang de Jésus, puisqu'il est là sur l'Autel à notre disposition, et répandons-le sur les pauvres âmes

•

souffrantes. La prédiction de Zacharie se réalisera en leur faveur : « Tu as, par le sang de ton alliance, ouvert les portes des cachots. »

Jamais malade ne sera soulagé par tous les remèdes de la science et toutes les tendresses du dévouement le plus absolu, comme les patients de l'autre monde peuvent l'être par le précieux sang de Jésus versé à flots sur eux pendant la Messe. Mais n'oublions pas que, selon notre ferveur et notre recueillement, ou selon notre indifférence et notre dissipation, nous augmentons ou diminuons les secours et le soulagement que ces pauvres âmes attendent de nous, si impatiemment, au milieu des flammes qui les dévorent.

Quelle ardeur, alors, nous aurons pour cet apostolat de la Messe en faveur des âmes du Purgatoire!

La prière de la Messe peut encore monter jusqu'*au Ciel* pour y glorifier et y réjouir les Élus et les Saints, et même la très sainte Vierge. Voici de quelle manière.

Sans doute, la doctrine formelle de l'Église est qu'on ne peut offrir le saint Sacrifice de la Messe qu'à Dieu, puisque cette offrande est la reconnaissance et la proclamation de la souveraineté absolue de Celui auquel on le présente. Offrir la Messe à un Saint, et même à la très sainte Vierge, serait un acte d'idolâtrie.

Mais l'Église a toujours permis, le Concile de Trente le dit expressément, d'offrir la Messe à Dieu, et, par suite, d'y assister et de l'entendre, en l'*honneur* des Saints en général ou d'un Saint en particulier.

Que se passe-t-il alors? Et quel profit les Saints en retirent-ils? Pour le comprendre, il faut distinguer deux

sortes de béatitudes que les Élus possèdent au Ciel : l'une *essentielle*, l'autre *accidentelle*.

La première est formée des mérites acquis par l'Élu, au moment où il a quitté ce monde. Elle constitue le degré de gloire auquel il est élevé dans le Paradis, la quantité plus ou moins grande de vision intuitive qu'il reçoit en vertu de l'état de sainteté auquel il est parvenu ici-bas. C'est, en quelque sorte, le revenu du capital que, par ses vertus, il s'est amassé sur la terre ; ce qui faisait dire au Bienheureux Curé d'Ars : « Les Saints sont des rentiers. » — Ce degré de gloire, cette mesure de vision, ce capital, tout cela est fixé à jamais et ne changera plus. C'est la béatitude *essentielle* du Saint ou de l'Élu.

Mais il y a, pour les habitants de la céleste patrie, une autre béatitude, appelée *accidentelle*, distincte de la

première et qui leur vient des hommages, des prières ou des œuvres des créatures demeurant encore en ce monde. L'Évangile y fait allusion, quand il rapporte cette parole de Notre-Seigneur : « Il y aura plus de joie dans le Ciel pour un pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'en ont pas besoin. »

Cette joie, nous pouvons la procurer aux Élus par tout acte accompli en leur honneur, que ce soit une prière, une aumône, un sacrifice ou quelque autre chose.

Mais n'est-il pas évident que la Messe, offerte ou entendue en leur honneur, surpassera infiniment toute bonne œuvre par la joie sans pareille qu'elle leur apportera et le surcroît de félicité qu'elle leur donnera ?

Les Anges et les Saints au Ciel, la très sainte Vierge surtout, ne peuvent

voir une Messe se célébrer sur la terre sans tressaillir de bonheur à la pensée de toute la gloire que cette Messe donne à Dieu et de tous les biens et secours qu'elle apporte à l'Église. Mais, quand cette Messe est dite ou entendue en leur honneur, leur joie est bien plus grande encore; car, alors, ce sont eux, en quelque manière, qui donnent à Dieu ces louanges provenant de la Messe; or, les Saints n'ont pas de plus grand bonheur que de voir Dieu glorifié et de le glorifier eux-mêmes.

La Messe est la plus douce joie de la Mère du Sauveur, le plus excellent hommage qu'on puisse lui procurer, quand on la célèbre ou qu'on y assiste en son honneur. Elle est également une source de délices pour les Anges et les Saints, quand on l'offre en leur honneur. Nous ne pouvons rien faire qui leur soit aussi agréable.

On lit, dans les *Révélations* de sainte Gertrude, que, le jour de saint Michel, pendant la Messe, elle offrit le Saint Sacrement à Dieu le Père en disant : « En l'honneur de votre grand Prince, je vous offre, ô Seigneur, ce Sacrement très saint. Je vous l'offre à la louange des Élus, pour l'augmentation de leur joie, pour la gloire et la félicité de tous les Anges. » — Elle vit, ensuite, comment Dieu le Père acceptait le don qui Lui était offert et les ineffables délices qui en rejaillissaient sur les Esprits célestes, lesquels paraissaient comme transportés et vinrent tous vers elle, pour la remercier.

Ainsi, nous pouvons faire tourner la Messe au profit des Saints et de la très sainte Vierge, si nous l'entendons ou l'offrons en leur honneur, pour leur plus grande gloire et leur plus grande félicité accidentelles. Comment ne le ferions-nous pas ? Et quels avantages

inestimables ne nous reviendront pas à nous-mêmes de cette pieuse pratique ? Quelles grâces n'obtiendrons-nous pas, par l'intercession de la sainte Vierge et des Saints, en retour des honneurs et des joies que nous leur aurons procurés ?



Et, maintenant, la puissance de notre prière à la Messe n'est-elle point épuisée ? N'est-elle pas capable d'aller plus loin encore ? Oui, sans doute, beaucoup plus loin ; car la foi nous dit que nous pouvons entendre la Messe au profit de Dieu Lui-même.

O mon Dieu, n'est-ce pas un rêve ? Avez-vous poussé la bonté jusqu'à un pareil excès, de me permettre, à moi ver de terre, de pouvoir faire pour vous quelque chose de grand, de sublime, de divin, quelque chose qui égale votre dignité ?

Oui, il en est ainsi, nous allons le démontrer.

Le premier intérêt de Jésus, le premier but qu'il poursuit, pendant la Messe, n'est-ce pas la gloire, l'honneur et le règne de son Père?

Or, Jésus est nôtre, pendant la Messe; et, ce qu'il fait, il le fait en notre nom et pour nous. Quelle gloire, alors, nous donnerons à Dieu en Lui disant . Mon Dieu, je vous offre l'amour de votre Fils; je vous offre son cœur et ses sentiments; je vous offre l'ardente charité qui l'a porté à s'immoler sur la Croix, et qui le porte à s'immoler encore sur cet Autel. Mon Dieu, je me réjouis de l'honneur et de la gloire que Jésus vous donne en ce moment, et de l'amour infini qu'il vous exprime. Je m'unis à tous ses sentiments, à tous ses hommages; je les fais miens, je vous les présente, pour suppléer à l'imperfection et à la fai-

blesse de mes propres hommages et de mon propre cœur.

Par cette offrande, vous donnez à Dieu une gloire et une joie sans pareilles, vous Lui rendez des hommages dignes de sa souveraine Majesté. Votre adoration et votre amour s'élèvent à la hauteur de Celui que vous adorez et que vous aimez.

En même temps que les adorations et l'amour de Jésus, vous pouvez offrir à Dieu, de la même manière, ses mercis et ses pardons. Et, par ce moyen encore, vous réjouissez le cœur de Dieu, vous glorifiez sa Majesté divine, vous apaisez sa colère, vous satisfaites à sa justice, vous lui donnez des louanges indicibles et d'incomparables hommages, des hommages et des louanges dignes de Lui.

N'insistons pas sur ces pensées ; nous les avons exprimées déjà. Il suffit de les rappeler ici, pour montrer tout

le profit que nous pouvons tirer de la Messe pour Dieu Lui-même. Nous pouvons, en toute vérité, acquitter entièrement envers Lui notre dette pour tous ses bienfaits. Grâce à Jésus, par Jésus, avec lui et en lui, nos hommages envers Dieu égalent les dons de Dieu, s'ils ne les surpassent. — « Si quelqu'un, disait sainte Madeleine de Pazzi, offre le sang de Jésus-Christ à Dieu le Père, il Lui fait un don au-dessus de tout don, un don si grand que Dieu, qui le reçoit, se reconnaît débiteur de sa créature. » — Quelle manière excellente d'utiliser ainsi la Messe au profit de Dieu !

Et, puisque nous pouvons offrir et entendre la Messe au profit de Dieu, nous le pouvons aussi au profit de Jésus. En le faisant, quelle joie nous donnerons à Dieu Lui-même ! Son Fils Lui est tellement cher ; Il l'aime telle-

ment par-dessus tout au ciel et sur la terre, qu'en prenant à cœur les intérêts de Jésus à la Messe, nous ferons ce qui est le plus agréable à Dieu.

Entrons donc, pendant le saint Sacrifice, dans tous les désirs de Dieu à l'égard de son Fils. Quels sont-ils ?

Que son *Fils* soit connu, servi, aimé comme il le mérite ! Puisse l'*Évangile*, qui est la vie et la parole de Jésus, être en honneur parmi les chrétiens ! Qu'il soit lu, médité, compris, accepté, suivi comme règle pratique de conduite, de jugement et de vie ! Qu'il soit annoncé et révélé, par ceux qui le connaissent, à ceux qui l'ignorent ou le dédaignent !

Puisse l'*Église*, qui est l'épouse de Jésus, que Jésus a tirée de son cœur, en mourant sur la Croix, qu'il a engendrée dans ses douleurs et dans son sang, puisse l'Église être exaltée sur la terre ! Qu'elle ouvre tous les jours son

sein plus large à de nouveaux enfants, et qu'aucun d'eux ne le déchire! Qu'elle soit à l'abri des coups que ses ennemis lui portent, et que la persécution, au lieu de l'affaiblir, la fortifie, l'épure, l'épanouisse et la fasse briller d'un plus bel éclat!

Puisse le *très Saint Sacrement*, surtout, être de plus en plus aimé des fidèles; qu'ils lui fassent tous les jours, dans leurs cœurs et dans le monde, de plus beaux triomphes! Que la tiédeur des âmes disparaisse devant cet amour toujours brûlant, comme la terre, glacée en hiver, se réchauffe sous les ardeurs du soleil d'été!

Que les profanations et les sacrilèges soient évités! Que Jésus se voie épargner la douleur de descendre dans des âmes indignes, et d'être emporté ou jeté à terre par des mains cupides!

Que les communions ferventes se multiplient, et que des foules de petits

enfants et de grandes personnes se pressent plus souvent, et en plus grand nombre chaque jour, autour de la Table sainte, pour réjouir Jésus par leur amour et leur générosité!

Enfin, que les désirs, si ardents, du *Sacré Cœur* de Jésus, désirs tant de fois manifestés par lui, se réalisent, et que des âmes consolatrices affluent vers lui, s'offrent à lui, en victime de sa gloire et de ses intérêts, comme lui s'est offert, en victime de la gloire de son Père et des intérêts des hommes!

. Toutes ces grandes choses, qui nous dépassent infiniment; toutes ces grâces, si extraordinaires et si relevées, que nous serions incapables d'en obtenir une seule par nous-mêmes, nous pouvons, à la Messe, les demander et les obtenir dans une mesure qui dépend de la ferveur de nos dispositions.

O prodige incompréhensible! O mystère insondable! Mais vérité certaine,

que notre foi nous enseigne! — Oui, la puissance d'intercession, qui nous est donnée au saint Sacrifice, est telle qu'elle peut atteindre ces hauteurs, mériter ces grâces, obtenir de la bonté de Dieu ces merveilles qui nous confondent et qui ravissent les Anges!

La Messe est donc utile et profitable à tous : aux hommes et à Dieu, à la terre, au Purgatoire et au Ciel. Elle est l'Océan, sans rives et sans limites, de la Bonté divine, des expiations et du sang de Jésus, où nous pouvons noyer et détruire tous nos péchés, toutes nos offenses, tous nos crimes! Elle est le trésor inépuisable des mérites du Sauveur, de ses vertus, de ses prières, de ses souffrances et de sa mort, où nous pouvons prendre à pleines mains et sans cesse pour nous, pour nos frères, pour tous les membres des trois Églises : militante, souffrante, triomphante!

Elle est la fournaise inextinguible, où notre amour vient s'épurer, nos vertus s'embellir, notre âme se transformer et se tremper!

Elle est le « don de Dieu » par excellence, le don d'un Dieu à un Dieu, offert par nous, car il est à nous, et nous permettant de procurer à Dieu une gloire au-dessus de toute gloire!

L'auteur de l'Imitation résume tous les bienfaits de la Messe en disant : « Quand le prêtre célèbre, il honore Dieu, il réjouit les Anges, il édifie l'Église, il aide les vivants, il soulage les morts, il participe lui-même à tous les biens. » — Ce que fait le prêtre, les fidèles le font, avec lui et comme lui, quand ils entendent la Messe.





CHAPITRE XI

DISPOSITION ESSENTIELLE POUR RETIRER DE LA MESSE LE PLUS GRAND PROFIT

« Mon sacrifice, qui est
aussi le vôtre. »

(Prière de la Messe.)

Puisque la Messe est le sacrifice du Calvaire, continué et représenté sur nos Autels, si l'on veut en retirer tous les fruits possibles, il ne faut pas se borner à l'*entendre* ; on doit surtout l'*offrir* avec le prêtre.

Jésus, à la Messe, est le véritable sacrificateur. Il s'immole et s'offre lui-même à son Père. Le prêtre, lui aussi, est sacrificateur. Il fait descendre Jésus

entre ses mains, et il l'immole par les paroles de la consécration. Toute la vertu du Sacrifice est dans l'offrande à Dieu de cette immolation.

Or, les fidèles ne doivent pas être de simples assistants, qui se bornent à prier, pendant que la victime est immolée et offerte. Mais, eux aussi, avec le prêtre, doivent *offrir* la Victime — « Croyez fermement, dit saint Liguori, que le divin Sacrifice s'offre non seulement par le prêtre, mais encore *par tous les assistants*. Tous font, en quelque sorte, l'office du prêtre. »

Ainsi, les fidèles présents à la Messe ont le pouvoir d'*offrir* le saint Sacrifice. C'est ce que l'Église leur rappelle expressément, quand elle fait dire au prêtre, à l'*Orate fratres* : « Priez, mes frères, pour que mon Sacrifice, *qui est aussi le vôtre*, soit agréable à Dieu le Père Tout-Puissant. » — Et, de même, après le *Sanctus* : « Souvenez-

vous, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes et de tous les fidèles ici présents, pour lesquels nous vous offrons, ou qui *vous offrent eux-mêmes, ce sacrifice de louange*, pour eux et pour tous les leurs. »

Avant Jésus-Christ, sous la loi ancienne, l'immolation des victimes et l'offrande de l'encens étaient réservées aux prêtres. Le peuple apportait l'encens; mais il ne lui était pas permis d'y mettre le feu, et quiconque transgressait cette défense se rendait gravement coupable.

Ce fut le péché du roi Osias : il voulut lui-même brûler l'encens dans le sanctuaire; et, malgré les avertissements du prêtre, il saisit l'encensoir. Mais, aussitôt, Dieu le frappa de la lèpre.

Sous la loi chrétienne, au contraire, non seulement les laïcs peuvent toucher l'encensoir, mais ils ont reçu l'incomparable faveur de participer à l'offrande

de l'holocauste. Aussi, saint Pierre appelle-t-il les fidèles : « la race élue et les prêtres-rois. » Et c'est vraiment une sorte de sacerdoce qu'ils exercent à la Messe.

Ceux donc qui se contenteraient d'y prier, tout en satisfaisant au précepte ecclésiastique et en recevant déjà de grandes grâces, ne participeraient pas aux grâces propres de l'oblation et laisseraient se perdre d'immenses trésors qu'ils auraient pu amasser.

Pour participer à la plénitude des grâces attachées à la Messe, pour l'entendre vraiment comme il convient et dans la disposition qui nous en fera profiter davantage, il est indispensable d'*offrir* la victime à Dieu avec le prêtre.

C'est par ce moyen, surtout, que nous recevons, selon les expressions du Concile de Trente : « les fruits du Sacrifice sanglant. » — Jésus, victime

immolée, devient ainsi notre propriété, et nous avons le droit d'offrir à Dieu, comme étant nôtres, tous ses mérites.

Est-il une plus grande faveur? Qui en mesurera l'étendue? Qui en dira la portée? Qui en célébrera, comme il convient, l'excellence?

Les fidèles sont établis prêtres d'une manière spirituelle; ils ont le pouvoir d'offrir au Très-Haut le Sacrifice divin, non seulement pour eux, mais encore pour les autres. Laisserez-vous se perdre un si grand bien? Négligerez-vous d'exercer votre sacerdoce mystique pour vous et pour vos frères, pour le salut du monde et pour la gloire de Dieu?

En tous temps, même en dehors de la Messe, vous pouvez dire à Dieu: Je vous offre votre Fils bien-aimé; je vous offre ses souffrances, sa Passion et sa mort, ses vertus, ses prières, ses satisfactions, ses mérites. Et cette oblation

a toujours une grande valeur, au point que Notre-Seigneur a pu dire à sainte Gertrude : « Quelque coupable que soit un homme, il lui suffira, pour espérer son pardon, d'offrir à mon Père mes souffrances imméritées. »

Mais, en dehors de la Messe, cette offrande ne se fait qu'en esprit. Pendant la Messe, elle est *réelle et actuelle*. Combien plus efficace ne sera-t-elle donc pas ?

Jésus disait à sainte Mechtilde, pendant le saint Sacrifice : « Je te donne mon divin corps, ma Passion amère, afin que tu puisses, à ton tour, me les présenter comme ton bien. Offre-les-moi, je te les rendrai ; puis tu me les offriras encore, et chaque fois ton mérite se multipliera. » — Jésus, pendant la Messe, tient le même langage à tous les fidèles.

Insensés, ceux qui ne profiteraient pas d'un pareil don, et qui n'utiliseraient pas une telle puissance !

Ce que vous offrez à Dieu, pendant la célébration du saint Sacrifice, c'est l'humanité du Verbe, immolée pour les péchés des hommes et pour la gloire de son Père. C'est cette humanité qui fait l'objet du Sacrifice. Mais cette humanité ne va pas sans la Divinité : elle lui est unie, au point de ne faire qu'un avec elle dans l'unité de la personne du Fils. C'est une humanité divinisée qui est offerte ; c'est un Homme-Dieu immolé que vous présentez à Dieu, comme étant votre propriété. En retour d'un pareil présent que vous faites à Dieu, que n'obtiendrez-vous pas ? Vous avez tous droits sur Dieu même, au nom de la justice, et vous pouvez élever vos prétentions et vos demandes aussi haut que vous voulez.

Excitez donc, pendant la Messe, votre faim et votre soif spirituelles ! Que votre avidité des biens surnaturels s'accroisse indéfiniment ! Demandez

encore et toujours davantage dans l'ordre du salut et de la gloire de Dieu ; demandez tout ce que vous voudrez, tout ce que vous pourrez concevoir et imaginer ; multipliez vos demandes à l'infini : vous avez droit à tout, et tout vous sera accordé, dans la mesure de votre foi et de votre ferveur !



Longtemps on avait cru que les neiges tombées du ciel, qui s'accumulent sur le sommet des montagnes, et les immenses glaciers qui s'y forment, étaient inutiles et ne renfermaient que la mort et la stérilité.

On s'est aperçu, enfin, que là étaient les plus grands réservoirs de la force. Les eaux qui en découlent, les torrents qui en descendent, les fleuves et les rivières qui s'y alimentent, portent la fertilité aux champs, l'activité à l'industrie, mille

facilités au commerce, répandent, en un mot, leurs bienfaits à travers le monde.

Sous cette mort et cette stérilité apparentes, la force se cachait. Elle attendait, pour servir l'homme, que l'homme se servît d'elle. Partout où il la transporte, elle produit des merveilles. Elle est descendue des hauteurs solitaires jusqu'aux plaines où les populations l'utilisent; toutes les industries de la terre vont s'abreuver à ces sources formées près du ciel.

Combien d'incrédules et d'indifférents regardent la Messe comme inutile! Que de chrétiens même y assistent sans en comprendre le prix ni en apprécier la valeur!

Ils ne savent pas que, sous ces apparences de mort et de néant, se cache la plénitude de la force et de la vie.

Ils ne savent pas que, de ces hauteurs du Calvaire, qui plongent dans

le Ciel, découlent incessamment sur le monde des torrents de grâces et de bénédictions.

Ils ne savent pas les trésors d'activité, de facilité, de fécondité, de progrès indéfini que chaque Messe contient pour la vie morale et surnaturelle de l'humanité tout entière.

Ils ne savent pas que c'est la vie même de Dieu et sa toute-puissance qui, par la Messe, se mettent à la disposition des hommes et n'attendent que leur bonne volonté pour leur rendre les plus merveilleux et les plus divins services.

Ah ! si les fidèles voulaient utiliser la Messe !

Si les savants parvenaient à capter toutes les forces cachées de la nature, celles qui leur sont inconnues jusqu'ici, ou qui leur échappent encore, quels inimaginables progrès la civilisation ne ferait-elle pas ! Et, au point de vue ter-

restre, quel paradis matériel régnerait ici-bas ! On descend déjà dans les profondeurs de la mer ; on s'élève dans les airs, et les espaces sont franchis avec une rapidité qui tient du prodige. Que serait-ce, si tant de forces, encore ignorées ou insaisies, venaient ajouter à la puissance de l'homme sur les éléments ?

Dans le monde surnaturel et moral, la Messe n'est pas seulement la force et la vie par excellence ; mais elle est le réservoir et la source de toute force et de toute vie.

Et cette source céleste, les eaux de ce divin réservoir, nous les avons captées ; ou plutôt, Dieu Lui-même les a mises à notre portée : Il en a fait notre bien et notre propriété ; elles sont à nous, et nous pouvons y puiser à pleines mains, autant que nous le voulons.

Quelles transformations spirituelles, quels progrès moraux, quelles merveilles dans l'ordre surnaturel, ne

verrions-nous pas s'accomplir, si les chrétiens savaient et voulaient utiliser la Messe, en offrant avec le prêtre la sainte Victime à Dieu! s'ils venaient y chercher chaque jour les lumières, les pardons, les expiations, les mérites, les vertus, les grâces et les bénédictions, sans prix et sans nombre, que Dieu y tient en réserve! Dans son infinie bonté, Dieu, en effet, a renfermé dans la Messe tous ces trésors pour les fidèles, pour les militants d'ici-bas, les patients du Purgatoire et les élus du Paradis, pour la terre et pour le Ciel, pour sa propre gloire et le salut du monde!





TABLE

CHAP. I. Grandeur sublime de la Messe. .	5
— II. La sainte Victime	11
— III. Le Calvaire et l'Autel.	25
— IV. La Messe et la Vie chrétienne. .	49
— V. La Messe et l'Adoration	57
— VI. La Messe et l'Action de grâces .	87
— VII. La Messe et la Mort	115
— VIII. La Messe et la Souffrance. . .	133
— IX. La Messe et la Demande	167
— X. La Messe et l'Apostolat	193
— XI. Disposition essentielle pour retirer de la Messe le plus grand profit.	225

35945. — TOURS, IMPR. MAME
